MÉMOIRES

DE MADAME

LA BARONNE DE STAAL,

TOME TROISIEME.

BRITISH
MUSEUM

MÉMOIRES

DE MADAME

LA BARONNE DE STAAL,

Ecrits par elle-même.

TOME TROISIEME.

A LONDRES,

1787.

BRITISH MUSEUM

MÉMOIRES

DE MADAME

DE STAAL,

Ecrits par elle-même.

J'AI placé ici, pour ne pas déranger l'ordre des choſes, ce que je n'ai ſu que lorſque je fus en liberté.

Pendant que ceci ſe paſſoit, occupée de mes triſtes rêveries, ſeule dans ma chambre, dont je ne ſortois plus, j'y vis entrer un porte-clef, qui n'étoit pas celui qui me ſervoit; il me donna un gros paquet, me dit qu'il viendroit le reprendre, & s'en alla fort vîte. Je l'ouvris avec empreſſement, & j'y trouvai une lettre de madame la du-

cheſſe du Maine, & ſa déclaration. Elle me mandoit qu'elle m'envoyoit cette pièce, afin que j'y puſſe conformer ce que j'aurois à dire; ſur quoi elle me laiſſoit une entière liberté. Cette lettre étoit écrite de ſa main; j'en brûlai la partie qui traitoit d'affaires, & je conſervai les dernières lignes, que voilà:

FRAGMENT.

« Je vous aime & vous eſtime » plus que jamais; & tout ce que » vous avez fait ne m'a point ſur- » priſe: votre eſprit & votre fidélité » m'étoient connus. Vous recevrez » des marques de mon amitié, telles » que vous les méritez, auſſi-tôt » que j'aurai le plaiſir de vous voir. » Adieu, ma chere L.... ».

Je fus extrêmement touchée de cette lettte, & du plaiſir de voir de l'écriture de ma princeſſe. Après l'avoir bien lue, je me mis à lire la piece qui y étoit attachée. Tout au travers de cette lecture, arrive bruſquement le lieutenant de roi. Je jettai vîte dans un coffre les papiers que je tenois, & il ne s'apperçut que du chagrin qui me prit d'être interrompue. Il étoit accoutumé aux irrégularités de mon humeur, & les reſpectoit. Il ne fut pas long-temps avec moi, & je repris ma lecture ; mais Rondel me faiſant enviſager le riſque que je courois le jour d'être ſurpriſe, je remis à la nuit. Cet écrit étoit fort étendu, & j'en employai deux à l'achever. J'écrivis une lettre à madame la ducheſſe du Maine (je ne me ſouviens

plus de ce qu'elle contenoit), & recachetai ce paquet. On m'avoit marqué de faire un ſignal vis-à-vis de la tour où étoit M. de Maleſieu, quand j'aurois fini, pour qu'on vînt le reprendre : cela fut exécuté. Le même écrit lui avoit été remis, en premier lieu, avec ordre de m'en donner communication. Il lui étoit plus néceſſaire qu'à moi d'en prendre connoiſſance. Je n'y étois nommée qu'en paſſant, ſur un fait peu important, où il ne s'agiſſoit que de la dame Dupuis, dont j'ai parlé ailleurs ; mais ce qui regardoit Maleſieu y étoit traité à fond, pour le diſculper, autant qu'il étoit poſſible, par les repréſentations que madame la ducheſſe du Maine déclaroit qu'il lui avoit faites, & l'autorité dont elle avoit uſé envers lui

pour en arracher une partie de l'écrit qu'on avoit trouvé. Le délai de ſa liberté déſoloit cette princeſſe ; elle travailla ſi fortement auprès du régent pour le tirer de priſon, qu'enfin elle y parvint, environ trois ſemaines après ſon retour ; mais elle ne put le ſauver de l'exil. Il fut envoyé à Eſtampes, où il demeura ſix mois.

Elle parla auſſi au régent pour le comte de Laval & pour moi. Il lui dit que nous étions ſoupçonnés l'un & l'autre d'être entrés dans l'affaire de Bretagne, dont on étoit alors fort occupé, & qu'il falloit que cela fût éclairci avant qu'on pût nous lâcher. Elle lui proteſta qu'à mon égard cela ne pouvoit être ; que je n'avois jamais rien fait ni pu faire que par ſes ordres ; & qu'il étoit certain

qu'elle n'avoit pris aucune part à cette affaire. Il eſt vrai que le baron de Walef ſe trouvant déſœuvré & mal à l'aiſe, ſe mit dans cette intrigue, dont il s'imagina tirer parti. Il eut des correſpondances avec les Bretons révoltés, & y employa cette femme qu'il avoit miſe en relation avec moi; d'où l'on jugea que je pouvois avoir connoiſſance des nouvelles menées où elle ſe prêtoit. On le crut ſi bien, quoique cela fût abſolument faux, qu'on penſa me transférer au château de Nantes. J'en eus avis, & j'en fus d'autant plus alarmée, que quelques jours auparavant on avoit enlevé, la nuit, le comte de Noyon de la baſtille, pour le mener à ce château, ſi bruſquement, qu'il n'avoit eu le loiſir de rien prendre de ce qui étoit à

lui. Je croyois me voir ainſi dévaliſée, courant la poſte ſur les grands chemins, pour arriver dans une nouvelle géole, où les géoliers pourroient être plus farouches que ceux que j'avois ſi bien apprivoiſés. Je n'en eus que la peur : on ſçut, ſans me mener ſi loin, que je ne trempois pas dans l'affaire de Bretagne.

Le régent alors, pour éluder ma ſortie de priſon, s'en tint à dire qu'il falloit que je parlaſſe comme les autres avoient fait ; qu'il avoit impoſé cette condition, dont il ne vouloit pas avoir le démenti par l'héroïſme ridicule dont je me piquois. Pour me réſoudre à cette ſoumiſſion, on me députa M. de Torpanne, qui m'étoit connu pour être employé dans la maiſon de M.

le duc du Maine. On croyoit que je ne m'en défierois pas. Il eut permiſſion d'entrer dans ma chambre, où je n'avois encore vu perſonne de dehors. Il me dit qu'il venoit, de la part de madame la ducheſſe du Maine, me délier de tous les ſermens que je lui avois faits de garder ſes ſecrets; qu'elle avoit été obligée elle-même de les révéler, & qu'elle me diſpenſoit de toute obſervance à cet égard. Je lui répondis que je n'avois point fait de ſermens; que je ne ſavois ce qu'il me vouloit dire; que ſon alteſſe ſéréniſſime étoit la maîtreſſe de rendre compte de ſes affaires; qu'elle le pouvoit beaucoup mieux que moi, qui n'en ſavois pas tant, & ne me ſouvenois pas aſſez de ce que j'aurois pu ſavoir, pour en rien dire. Il s'en alla

ſans que je lui en diſſe davantage.

A cette occaſion, & en d'autres pareilles, mademoiſelle Rondel, avec un courage au-deſſus de ſon état, m'exhorta à ne pas me laiſſer ſéduire par les ſollicitations employées pour me faire parler. La conduite que vous avez tenue juſqu'à préſent, me diſoit-elle, vous a fait honneur : croyez-moi, ne la démentez pas. Que vous en peut-il arriver ? L'affaire eſt finie. Vous n'avez rien à craindre, que de reſter un peu plus long-temps. Qu'importe ? n'y ſommes-nous pas tout accoutumées ? J'ai toujours admiré qu'un domeſtique, à qui il ne revient rien de l'honneur de ſon maître, y fût ſi délicat, & y ſacrifiât ſi volontiers ſa propre liberté.

Peu après cette viſite de Tor-

panne, notre gouverneur vint me dire, de la part de M. le Blanc, qu'il me demandoit une déclaration. Je lui dis que je ne ſavois ce que c'étoit qu'une déclaration; que je n'en avois vu que dans les romans; qu'apparemment ce n'étoit pas cela que M. le Blanc me demandoit; que je lui écrirois, pour ſavoir plus préciſément ce qu'il exigeoit de moi; que je le priois de vouloir bien ſe charger de ma lettre. Je la lui donnai le lendemain telle que la voilà:

LETTRE.

MONSIEUR,

« MONSIEUR le gouverneur de » la baſtille m'ordonna hier, de vo- » tre part, d'écrire une déclaration. » comme j'ignore ſur quoi elle doit rouler, je ne puis, quelqu'envie

» que j'aie de vous obéir, ſatisfaire
» à ce commandement, que vous
» n'ayiez la bonté de m'indiquer les
» choſes dont vous voulez que je
» vous rende compte.

» Si l'ignorance où je ſuis des
» fautes que j'ai pu commettre, ne
» ſuffit pas pour me juſtifier, du
» moins me met-elle dans une véri-
» table impuiſſance d'en faire l'a-
» veu. M. de Torpanne, que j'ai vu
» par votre permiſſion, m'a dit que
» madame la ducheſſe du Maine a
» donné des explications très-amples
» des choſes qui la regardent. S'il
» y en a quelques-unes ſur quoi vous
» ſouhaitiez quelque éclairciſſement
» de ma part, faites-moi la grace de
» me le marquer, monſieur. J'au-
» rai l'honneur de vous répondre
» avec toute l'exactitude qu'exige

» le reſpect dû à la vérité & aux » perſonnes qui me la demandent. » J'ai l'honneur d'être, &c. »

Ce 20 avril 1720.

Ces mouvemens me faiſoient croire ma ſortie prochaine. Comme il y avoit apparence que le régent ne conſentiroit pas que je retournaſſe d'abord auprès de madame la ducheſſe du Maine, que je ſavois d'ailleurs que madame la Princeſſe s'y oppoſoit, je ſongeai à m'aſſurer un gîte dont je pourrois avoir beſoin d'un moment à l'autre. Le goût que j'avois pris pour la ſolitude dans ma retraite forcée, la vie pénible que j'avois menée dans le monde, me firent enviſager avec plaiſir la demeure d'un couvent. C'étoit proprement ma patrie, & j'avois tou-

jours desiré de m'y retrouver. Je souhaitai principalement d'aller à la Présentation, où madame de Grieu étoit encore, & où j'avois fait mon premier établissement en quittant la province. Je communiquai mon dessein à Maisonrouge. Il engagea la marquise du Châtelet, à qui il étoit fort attaché, d'écrire sur cela à madame de Richelieu, sa sœur, abbesse de la Présentation, qui lui manda :

LETTRE.

« QUOIQUE je ne prenne point » de grandes pensionnaires, ma chère » sœur, j'avois cependant voulu agir » pour obtenir que mademoiselle de » Launay me fût confiée. Mais on » regarda cette démarche, dans ce » temps-là, comme inutile pour

» elle, & dangereuſe pour moi. Ju-
» gez ſi je ne la recevrois pas en cas
» qu'elle ſortît de la baſtille. J'y ſe-
» rois portée par plus d'un motif;
» & l'un des plus puiſſans pour moi,
» ſeroit l'intérêt que votre obligeant
» major y prend. Il en a pris des
» ſoins très-zélés pour l'amour de
» vous. Il a fini pour lui-même. Il eſt
» juſte de la recevoir de ſa main. Je
» veux même qu'il m'en tienne
» compte, comme je lui en ai tenu
» un infini de tout ce qu'il a fait à
» cet égard. Vous avez raiſon, ma
» chère ſœur, de vous louer de ſon
» zèle & de ſon aſſiduité pour mon
» frère. J'en ſuis auſſi très-touchée;
» témoignez-lui ma reconnoiſſance,
» & lui faites un million de compli-
» mens pour moi ».

J'eus avis, peu après cette petite négociation, que madame la ducheſſe du Maine inſiſtoit fortement pour me ravoir auprès d'elle, dès que je ſortirois de priſon, & mes projets devinrent fort incertains; les plus intéreſſans dépendoient du retour & des diſpoſitions du chevalier de Menil. Maiſonrouge, fidele à ſa parole, lui écrivoit tous les huit jours, & en recevoit des lettres auſſi ſouvent dont il ne manquoit pas de me faire part, ainſi que des ſiennes. Elles étoient fort meſurées les unes & les autres, eu égard au riſque qu'elles couroient d'être interceptées.

Il avoit paſſé trois mois & demi dans ſon exil, lorſqu'il nous annonça ſon retour. Il ſuivit de près cet avis. Dès qu'il fut arrivé, il vint

voir notre lieutenant de roi, lui fit beaucoup de queſtions ſur ce qui me regardoit, & le pria de me rendre une lettre dont je fus peu ſatisfaite. Elle rouloit principalement ſur la néceſſité de me tirer de priſon : ſon ſtyle me parut changé. Je ſoupçonnai ſes ſentimens & ſes intentions du même changement. Ce que Maiſonrouge me rapporta de ſes diſcours, ce que je vis qu'il en ſupprimoit, l'air morne qu'il avoit en me faiſant ce récit, tout concouroit à m'alarmer ; puis je me raſſurois par les mêmes choſes qui avoient fait naître mon inquiétude. La triſteſſe d'un rival pourroit-elle annoncer l'infidélité de celui qu'on lui préfere ? N'en auroit-il pas plutôt une joie qu'il ne pourroit diſſimuler ? C'eſt la certitude de ſon malheur, & non

le mien, qui l'afflige. Voilà ce que je me disois pour me calmer ; & mille autres répliques ramenoient l'agitation.

Il m'écrivit plusieurs lettres pendant le reste de ma captivité, qui, presque toutes, me maintinrent dans cet état d'incertitude & de trouble que je lui cachai autant qu'il me fut possible dans mes réponses.

Madame la duchesse du Maine, qui travailloit à ma délivrance depuis cinq mois qu'elle étoit de retour, pria madame la princesse de Conti, sa nièce, dont elle recevoit beaucoup de marques d'amitié, d'engager M. le Blanc à me voir une dernière fois, pour terminer mon affaire. Cette princesse lui parla, & ne put obtenir de lui que la permission de m'envoyer M. Bochet,

ſecrétaire des commandemens du prince de Conti, chargé des ordres de madame la ducheſſe du Maine. Elle ne voulut pas les écrire de ſa main. Elle en choiſit une qui m'étoit connue & non ſuſpecte, par qui elle fit écrire ſur une carte que j'ai gardée : *Madame la ducheſſe du Maine vous ordonne d'écrire, & je ſuis chargé de vous le dire de ſa part.*

M. Bochet vint à la baſtille, me préſenta cette carte, me fit comprendre qu'on me ſauroit mauvais gré de tous côtés d'une plus longue réſiſtance, & qu'il falloit enfin céder à ce dernier ordre. J'écrivis donc, mais ſans me piquer de ſincérité, & je ne dis que les choſes qu'on ne ſe ſoucioit pas de ſavoir, & celles qu'on n'avoit nulle envie

d'entendre. Je joignis à cette pièce une lettre que j'écrivis à M. le Blanc. Les voici l'une & l'autre.

DÉCLARATION.

« Le baron de Walef, qui venoit quelquefois chez madame la ducheſſe du Maine, depuis qu'elle demeuroit aux Tuileries, & qui, de temps en temps, m'apportoit des ouvrages de poéſie de ſa façon, qu'il ſouhaitoit que je fiſſe voir à madame la ducheſſe du Maine, me dit un jour qu'il méditoit un voyage en Eſpagne, dans le deſſein de faire revivre, s'il étoit poſſible, d'anciens droits ſur une ſucceſſion qui lui étoit autrefois échue en ce pays-là ; qu'il iroit auparavant en Italie, où il avoit quelques autres affaires ; qu'il

» ne partiroit point ſans prendre
» congé de madame la ducheſſe du
» Maine, & ſans recevoir ſes ordres.
» Peu de temps après, madame la
» ducheſſe du Maine me dit que
» le baron de Walef lui avoit parlé
» de ſon voyage, & lui avoit de-
» mandé ſi elle ne voudroit point
» le charger de quelque commiſ-
» ſion ; qu'elle lui avoit dit que,
» s'il apprenoit des nouvelles par-
» ticulieres dans les lieux où il
» iroit, elle ſeroit bien aiſe qu'il
» lui en fît part, qu'il n'auroit qu'à
» m'écrire, qu'elle verroit ce qu'il
» me manderoit. Il me vint voir ;
» & me dit la même choſe, ajou-
» tant qu'il avoit dans ce pays-ci
» une amie, qu'il ne me nomma
» pas, qui m'apporteroit ſes lettres.
» Enſuite il m'avoua qu'il étoit dans

» le dernier embarras ; que l'argent
» ſur lequel il avoit compté pour
» faire ſon voyage, lui avoit man-
» qué, que, s'il n'en trouvoit point,
» il perdroit des conjonctures favo-
» rables pour ſes prétentions ; qu'il
» ne ſe voyoit d'autre reſſource que
» de ſe défaire d'un cabaret de por-
» celaines très-rares qu'il avoit ;
» qu'il me prioit de voir ſi madame
» la ducheſſe du Maine ne voudroit
» point l'acheter : il me l'apporta
» le lendemain pour le lui montrer :
» elle comprit bien ſon intention ;
» & ne croyant pas pouvoir honnê-
» tement refuſer quelques ſecours
» à un homme de condition aſſez
» attaché à elle, qui lui faiſoit ſentir
» le beſoin qu'il en avoit, elle lui
» fit reporter ſon cabaret, & lui
» donna cent louis. Il partit, & fut

» aſſez long-temps ſans donner de
» ſes nouvelles. Enfin il écrivit une
» lettre de Rome, dont la date
» ſurprit madame la ducheſſe du
» Maine, qui ne ſavoit pas qu'il y
» dût aller; enſuite quelques autres
» de Madrid. Elles me furent toutes
» rendues par une fille ou femme
» que je ne connois point. Elle
» me dit être des amies du baron
» de Walef, & ſe nommer Pruden.
» Je n'ai jamais parlé d'elle à ma-
» dame la ducheſſe du Maine, l'oc-
» caſion ne s'en étant pas préſentée,
» & je n'ai eu aucune converſation
» particuliere avec ladite perſonne;
» je me ſuis ſimplement contentée
» de la remercier de la peine qu'elle
» prenoit de m'apporter les lettres
» dont il s'agit. Je ne me ſouviens
» point de ce qu'elles contenoient.

» J'ai ſeulement quelque idée d'un
» mémoire que le baron de Walef
» avoit fabriqué pour le cardinal
» Albéroni : ſuivant l'extrait qui en
» étoit dans une de ſes lettres, c'é-
» toit un tiſſu de choſes biſarres,
» ſi confuſément arrangées qu'on n'y
» pouvoit rien comprendre ; encore
» moins pourroit-on en rendre au-
» cun compte. Madame la ducheſſe
» du Maine en entra dans une vé-
» ritable colere, & me dit que, ſi
» cet homme-là s'alloit aviſer de la
» mêler dans ſes extravagances, il
» lui feroit de belles affaires ; qu'il
» falloit lui mander inceſſamment
» de ſe tenir en repos, & de ne
» ſonger en aucune manière à des
» choſes dont il n'étoit point chargé.
» La lettre fut écrite en termes
» aſſez vifs pour lui faire ſentir

» combien l'on désapprouvoit ses
» fausses démarches. Cependant il
» produisit encore de nouvelles vi-
» sions ; sur quoi je me souviens
» que madame la duchesse du Maine
» me dit : Il est tombé absolument
» en démence : c'est, ajouta-t-elle,
» un accident si ordinaire aux gens
» qui, comme lui, se mêlent de
» faire des vers, que j'aurois dû le
» prévoir, & ne pas souffrir qu'un
» pareil homme pût se vanter d'être
» connu de moi. Craignant donc
» les effets de sa verve insensée,
» elle jugea qu'il n'y avoit rien de
» mieux à faire que de lui insinuer
» de revenir, en lui promettant,
» comme elle savoit qu'il cherchoit
» fortune, de lui ménager en ce
» pays-ci quelqu'emploi qui lui
» convînt. Il manda qu'il revien-
droit

» droit volontiers, ne voyant nulle » apparence de terminer les affaires » qui l'avoient appelé en Eſpagne ; » mais qu'il étoit ſans un ſol pour » faire ſon voyage, & qu'il ne ſa- » voit plus même comment ſubſiſ- » ter ; qu'il auroit ſouhaité, ne » pouvant revenir faute de moyens, » de trouver de l'emploi ſur les » lieux.

» Ma mauvaiſe ſanté alors m'ayant » empêché de ſuivre madame la du- » cheſſe du Maine dans un voyage » qu'elle fit à Seaux, je fus aſſez » long-temps éloignée d'elle. A ſon » retour elle me dit qu'elle avoit » pris des meſures, comme elle s'y » étoit crue obligée, pour empêcher » qu'on ne fît attention à ce qui » pourroit venir de la part du ba- » ron de Walef ; qu'elle avoit de

» plus trouvé moyen de faire ſolli-
» citer quelque emploi pour lui en
» Eſpagne, en cas qu'il ne voulût pas
» revenir ; qu'elle comptoit que cela
» lui calmeroit l'eſprit, & qu'il ne
» ſongeroit plus à ſe faire de fête
» ſans qu'on l'en priât ; qu'il falloit
» lui en donner avis, & lui man-
» der de ne plus écrire, ce com-
» merce-là ne faiſant que déplaire.
» Et il n'en fut plus queſtion.

» J'ai eu connoiſſance encore d'une
» autre choſe, qui peut-être ne mé-
» rite pas d'être rapportée : quoi
» qu'il en ſoit, la voici :

» L'abbé le Camus ayant dit à
» madame la ducheſſe du Maine,
» qu'un abbé de Verac étoit auteur
» d'un certain libelle qui avoit
» couru ſur le différend des prin-
» ces ; elle ſouhaita d'en avoir des

» preuves, pour détruire l'opinion
» qu'on avoit eue que cet écrit ſor-
» toit de ſa maiſon. Je fus chargée,
» à cette occaſion, de voir une
» femme nommée Dupuis, amie de
» ces deux abbés, de laquelle on pré-
» tendoit que je tirerois les éclair-
» ciſſemens & les preuves du fait
» dont il s'agit. Je réuſſis mal dans
» ma commiſſion : la dame Dupuis
» ne me dit rien. Il fallut la revoir :
» je n'en ſus pas davantage. Cepen-
» dant elle prit de-là occaſion de
» venir ſouvent chez madame la du-
» cheſſe du Maine, ſous prétexte
» d'avoir à me parler ; & tous ſes
» diſcours ſe réduiſoient à des offres
» de ſervice de l'abbé de Verac pour
» madame la ducheſſe du Maine, en
» cas qu'elle voulût faire faire quel-
» que ouvrage. Je lui répétai plu-

» ſieurs fois que, toutes ſes affaires
» étant terminées, il n'étoit plus
» queſtion d'écrire. Elle revint à la
» charge, & me dit que ſi madame
» la ducheſſe du Maine vouloit voir
» l'abbé de Verac, elle en demeu-
» reroit fort ſatisfaite, & qu'il pour-
» roit lui dire des choſes qu'elle ſe-
» roit bien aiſe de ſavoir. Je ren-
» dis compte à madame la ducheſſe
» du Maine de cette propoſition qui
» me fut réitérée. Elle refuſa de voir
» l'abbé de Verac; & tenant pour
» ſuſpect cet empreſſement hors de
» propos, elle m'ordonna de dire
» à la dame Dupuis de ne plus
» revenir. Elle ne fut pas facile
» à rebuter; elle revint malgré
» cela ſous divers prétextes, diſant
» qu'elle avoit des avis importans
» à donner, dont elle ne vouloit

» pas s'expliquer avec moi. Je lui » ménageai enfin l'occaſion de voir » un moment madame la ducheſſe » du Maine, à qui elle dit quel- » ques mots, qui ne changèrent » rien aux ſoupçons qu'elle avoit » contre cette femme.

» Voilà les ſeules choſes où j'aie » eu quelque part & dont j'aie été » informée. Au ſurplus, j'ai en- » trevu que madame la ducheſſe du » Maine ſe donnoit des mouvemens, » & qu'elle étoit embarraſſée dans » quelque affaire dont je n'ai point ſu » le détail. J'ai ſeulement remarqué » l'extrême frayeur qu'elle avoit que » M. le duc du Maine n'en eût la » moindre connoiſſance ».

Ce premier février 1720.

LETTRE

A M. le Blanc, en lui envoyant cette pièce.

«MONSEIGNEUR,

«VOS ordres réitérés me paroiſ-
» ſent trop indiſpenſables, pour dif-
» férer davantage de les exécuter.
» Voilà donc un récit exact de ce
» que je ſais, tant ſur les choſes dont
» vous avez pris la peine de me par-
» ler, que ſur celles qui ſe ſont pré-
» ſentées d'elles-mêmes à mon ſou-
» venir. Cela n'a peut-être ni la
» forme, ni le ſtyle d'une déclara-
» tion, à quoi vraiſemblablement
» je n'entends rien. Mais du moins,
» monſeigneur, vous y reconnoîtrez
» ma ſincérité & ma ſoumiſſion à vos
» ordres. Si j'ai manqué d'y ſatisfaire

» dès la première fois qu'ils m'ont » été ſignifiés, j'en ai été ſuffiſam- » ment punie par la crainte de m'ê- » tre attiré votre indignation, plus » fâcheuſe à mon gré, que tous mes » autres malheurs. J'ai l'honneur » d'être, &c. »

Je crois que le régent ne fut pas fort ſatisfait de cette pièce ; mais comme il ne vouloit que l'exécution apparente de la condition impoſée pour obtenir notre liberté, il s'en contenta, & il n'en fut fait aucune mention ; de ſorte qu'on ignora dans le public que j'euſſe donné aucun écrit.

Quelques jours après, je vis, étant à ma fenêtre, le lieutenant de roi traverſer précipitamment la cour, tenant un papier qu'il me montroit. Il entra chez moi avec un

ſaiſiſſement qui m'étonna. Il n'y a que les peintres qui ont ſu unir l'expreſſion de la joie à celle d'une vive douleur, qui puſſent bien rendre ce que je remarquai en lui, lorſqu'il me préſenta le papier qu'il tenoit; c'étoit la lettre de cachet pour me faire ſortir de la baſtille. Vous voilà libre, me dit-il, & je vous perds. J'ai ſouhaité ardemment ce moment-ci; j'aurois donné ma vie pour l'avancer. Mais je vais ceſſer de vous voir; que deviendrai-je?

Je ne ſentis que des mouvemens confus; la joie, s'il y en avoit, ne s'y diſtinguoit pas. Je regrettois un ami capable d'un attachement que je ne voyois que trop être unique. Je ſouhaitois de revoir le chevalier de Menil & d'éclaircir mes ſoupçons, & peut-être ne le craignois-

je pas moins. Enfin je desirois de me retrouver auprès de madame la ducheſſe du Maine, & j'étois effrayée des peines & des fatigues où j'allois retomber. Tous mes ſentimens étoient ſuſpendus, par la force preſque égale d'un ſentiment contraire.

Je reçus avec ma liberté, l'ordre de me rendre, ſur le champ, à Seaux, où étoit madame la ducheſſe du Maine. J'envoyai au Temple, prier l'abbé de Chaulieu de m'envoyer ſon carroſſe pour me mener chez lui, & enſuite à Seaux; il étoit déjà fort mal de la maladie dont il mourut trois ſemaines après. Je le vis, & je remarquai combien, dans cet état, ce qui nous eſt inutile nous devient indifférent. Il avoit pris grande part à ma captivité, & ne

me parut point touché de m'en voir délivrée. Je ſentis vivement la perte que j'allois faire d'un ami qui ſembloit s'être chargé du ſoin de répandre de l'agrément dans ma vie, tout autant qu'elle en pouvoit comporter : en effet, j'en eus encore d'occupés de ce qui m'étoit utile ; mais perſonne ne reprit cette aimable fonction auprès de moi. Je ne pus reſter avec l'abbé auſſi longtemps que je l'aurois ſouhaité : il fallut partir ſans m'arrêter nulle part.

J'arrivai à Seaux ſur le ſoir. Madame la ducheſſe du Maine étoit à la promenade : j'allai à ſa rencontre dans le jardin : elle me vit, fit arrêter ſa caleche, & dit : Ah ! voilà mademoiſelle de Launay. Je ſuis bien aiſe de vous revoir. Je m'approchai ; elle m'embraſſa, & pourſui-

vit ſon chemin. Je rentrai dans la maiſon. On me mena dans la chambre qu'elle m'avoit deſtinée. Je fus ravie d'y trouver une fenêtre & une cheminée, & d'apprendre qu'il y avoit deux femmes de chambre nouvelles ; une pour remplacer la première qui étoit morte, & l'autre pour occuper ma place, dont j'étois deſtituée. Madame la ducheſſe du Maine m'avoit fait dire qu'elle vouloit mademoiſelle Rondel, dont on lui avoit rapporté beaucoup de bien, pour femme de garde-robe. La ſienne étoit morte en priſon : j'en fis le ſacrifice volontiers, dans l'eſpérance que cela la meneroit à quelque choſe de mieux, & je pris une jeune ſœur qu'elle avoit. Elles ont été l'une & l'autre femmes de chambre de ſon alteſſe, vingt ans après.

Il n'y avoit preſque perſonne à Seaux quand j'y retournai. La ducheſſe d'Eſtrées s'y étoit rendue auſſi-tôt qu'elle en avoit pu obtenir la permiſſion. Madame la ducheſſe du Maine n'avoit encore la liberté de voir que fort peu de monde. Elle jouoit au biribi avec les gens de ſa maiſon preſque toute la nuit, & dormoit la plus grande partie du jour. On me fit veiller & lire comme auparavant. J'en étois fort déſaccoutumée; & ces exercices pénibles me firent bientôt regretter le repos de ma priſon. Madame la ducheſſe du Maine m'entretint de la ſienne, m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé, que je ne ſavois point, me parla beaucoup, & me queſtionna peu. Elle me montra les lettres de madame la princeſſe, & celles de l'abbé

de

de Maulevrier, dont j'ai parlé ci-deſſus. Je reçus celle-ci du pauvre Maiſonrouge, le lendemain que je l'eus quitté.

LETTRE.

Le 7 juin.

« JUGEZ, ma très-chère pu-» pille, (c'eſt une qualité que je » deſire que vous vouliez conſer-» ver) jugez, dis-je, quelle eſt ma » ſituation : je flotte entre la joie & » la triſteſſe. Vous ſavez avec quelle » paſſion j'ai ſouhaité votre liberté : » elle vous eſt enfin rendue. A la » bonne heure : je l'aurois achetée » de la mienne propre : mais enfin, » qu'il m'en a déjà coûté, & que je » prévois qu'il m'en coûtera ! C'eſt » ſans art, ſans artifice que je me

» découvre à vous tel que je ſuis. Ma
» ſincérité & la droiture de moncœur
» vous ſont connues. Je ne prends
» nulle précaution pour juſtifier mes
» différens caprices : j'ai deſiré ar-
» demment de vous perdre : je vous
» ai perdue, j'en ſuis au déſeſpoir.
» Quelques réflexions que je faſſe
» ſur ma bizarrerie, je ne puis abſo-
» lument la condamner ; excuſez-la,
» ma chère & digne amie. Je vous
» aimerai toujours avec toute la ten-
» dreſſe de mon cœur. Je prendrai
» toute ma vie infiniment de part à
» ce qui vous arrivera d'heureux.
» Votre vertu, votre courage m'ont
» acquis tout entier : tant d'autres
» belles qualités que j'ai vues de près,
» me font regretter ſans ceſſe ma triſ-
» te fortune, mais me feront toujours
» reſſouvenir que qui vous a aimée,

» ne doit jamais ceſſer de vous ai-
» mer. Sur-tout ayez grand ſoin de
» votre ſanté. La journée d'hier n'a
» pas trop bien influé ſur la mienne:
» les différens mouvemens dont j'ai
» été agité, ont produit un contraſte
» qui ne m'a pas fait paſſer une trop
» bonne nuit. On a bien ſoin de vo-
» tre chatte ».

Deux jours après, je demandai permiſſion de faire un tour à Paris, pour retirer beaucoup de choſes que j'avois laiſſées à la baſtille, n'ayant pris avec moi que ce qui m'étoit le plus néceſſaire. J'avois une extrême impatience de revoir mes vrais amis, & principalement d'entretenir le chevalier de Menil, à qui je donnai avis de cette courſe par ce billet.

BILLET.

« ENFIN, je pourrai vous parler, » s'il n'arrive encore quelque con- » tre-temps. J'eſpère être lundi, » dans la matinée, à la Préſentation: » là nous nous expliquerons ſur bien » des choſes dont j'ai l'eſprit & le » cœur pleins. En attendant, comme » rien n'eſt sûr, je vous dirai tou- » jours ce qui ſe peut dire, non pas » ce que je penſe de ma ſituation » préſente; car vous me croiriez » l'eſprit dérangé. En tout cas, c'eſt » l'effet des veilles ſans interruption » que j'ai faites depuis que je ſuis » ici. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai » pas encore été dans une diſpo- » ſition plus triſte; & ſi je ne reçois » d'ailleurs la ſatisfaction qui me » manque, j'ai peur enfin de me » manquer à moi-même ».

Je fus le ſurlendemain chez madame de Grieu, à la Préſentation : elle penſa mourir de joie de me revoir : je trouvai à ſon parloir le chevalier de Menil, qui, loin d'un pareil tranſport, ne me montra qu'un air embarraſſé. Je fus moi-même atterrée par ſa contenance, dont j'augurai ſon entier changement.

Il me parla du mauvais état de ſes affaires, cauſé par le dérangement général où il s'étoit compromis en vendant une maiſon qu'il avoit, & dont je vis qu'il s'étoit défait ſans néceſſité pour un fonds perdu. Son goût pour cette nature de bien, marquoit clairement qu'il n'avoit jamais eu deſſein de vivre que pour lui. Le voile, tantôt plus ou moins épais, qui m'avoit cou-

vert les yeux juſqu'alors, tomba; & je vis l'abîme où je m'étois précipitée, en m'engageant ſi légèrement ſur de vaines illuſions. Pour ne leur plus laiſſer aucune priſe, je lui demandai qu'étoient donc devenus ſes anciens projets? Il me dit qu'il en deſiroit l'exécution autant qu'il eût jamais fait; qu'il étoit bien éloigné d'y renoncer; mais qu'il les falloit ſuſpendre, pour voir le tour que prendroient ſes affaires; qu'en attendant, il feroit ce voyage dont il m'avoit déjà parlé dans ſes lettres (il s'agiſſoit d'aller voir la marquiſe d'Avaray, ambaſſadrice en Suiſſe, ſon ancienne & intime amie). Rien ne lui paroiſſoit plus indiſpenſable. Quelqu'envie qu'il eût de la voir, il en avoit encore plus de s'éloigner

de moi. Mais toute rebutée que j'étois de lui, je ſouhaitai de ne m'en pas retourner ſans lui parler encore. Je lui dis que je ſerois deux jours à Paris, chez madame de Réal, ma plus intime amie, nièce de madame de Grieu; qu'il m'y trouveroit le lendemain l'après-dîner, s'il vouloit y venir.

Je fus enſuite voir mes amis, dont vraiſemblablement je reçus un meilleur accueil. Il ne m'en reſte pourtant aucun ſouvenir, tant la douleur qui avoit pénétré mon ame, la rendit incapable de toute autre impreſſion. Je fus à la baſtille: c'étoit l'objet de mon voyage. J'y vis le lieutenant de roi; je le trouvai abattu & malade. J'ai perdu toute idée de tout ce que nous nous dîmes. Je ne ſais même ſi nous eûmes aucune

converſation particulière. Je ſais ſeulement que je lui donnai le petit écrit que j'avois ébauché dans ma priſon, qu'il m'avoit demandé avec inſtance. J'y avois joint cette eſpèce d'épître dédicatoire.

LETTRE.

A M. de Maiſonrouge.

« PUISQUE c'eſt à vous, monſieur, » que je dois la liberté d'eſprit dont » j'ai joui dans ma captivité, il eſt » juſte que les fruits qu'elle a pro- » duits vous ſoient conſacrés. Ils ſont » de ſi médiocre valeur, & en ſi pe- » tite quantité, que j'oſe à peine » vous préſenter mon offrande, qui » conſiſte en quelques réflexions, » dont aucune n'a ſa juſte étendue, » & qui, toutes enſemble, ne par-

» viennent point au but que je m'é-
» tois propoſé dans l'ouvrage, dont
» ceci n'eſt qu'un mince fragment.
» Je ne puis m'excuſer ni ſur la pré-
» cipitation, ni ſur le manque de
» loiſir. La pareſſe & l'indolence,
» qui naiſſent & ſe fortifient dans la
» ſolitude, ſont les ſeules cauſes de
» la briéveté & de l'imperfection de
» cet écrit. Si vous daignez le rece-
» voir comme un témoignage de ma
» confiance & de la reconnoiſſance
» que je dois à toutes les graces que
» vous m'avez faites, c'en ſera une
» nouvelle, dont je conſerverai,
» auſſi-bien que des autres, un éter-
» nel ſouvenir ».

Je ne ſais ce que je fis le reſte du jour. Le lendemain je reçus une viſite de M. de Silly chez madame de Réal. Il me témoigna beaucoup de

joie de me revoir, & grande ſatisfaction de ma conduite. Je courus encore par le monde, & rentrai de bonne heure. Madame de Réal étoit allée à l'opéra. Je n'avois pas voulu l'y accompagner, ni qu'elle reſtât pour me tenir compagnie. Je me promettois une occupation plus intéreſſante. J'attendis donc, & j'attendis ſans fin le chevalier de Menil, qui ne vint point. C'eſt principalement l'impreſſion de cette cruelle ſoirée, qui effaça de ma mémoire ce qui l'avoit précédée & ce qui la ſuivit. Je n'ai paſſé aucun temps dans ma vie que je puiſſe comparer à celui-là. Je vis l'infidélité de Menil avérée; je vis qu'il ſe diſpenſoit même de toute meſure d'honnêteté & de bienſéance avec moi; & ce qui mit le comble à mon

déſeſpoir, c'eſt que je vis en même temps que, tout perfide qu'il étoit, je ne pouvois me détacher de lui.

Madame de Réal revint, & me trouva dans un état où elle ne m'avoit jamais vue, quoique nous euſſions paſſé notre vie enſemble dans la plus intime confiance. Elle voulut ſavoir ce qui me cauſoit une douleur ſi violente. Je le lui avouai, & lui contai toute mon aventure. Je trouvai quelque conſolation à épancher mon cœur avec une ame ſi tendre & ſi sûre. Je l'avois preſqu'élevée, & je la regardois comme ma fille. C'étoit une femme extrêmement aimable, exempte de toute prétention, douce, ſenſée, ayant beaucoup d'eſprit ſans le ſavoir, & d'agrément ſans ſonger à plaire.

Quoique l'entretien que j'eus avec elle m'eût un peu ſoulagée, je paſſai la nuit dans une agitation qu'aucun inſtant de ſommeil ne calma. Dès que la pointe du jour parut, j'écrivis au chevalier de Menil.

Il vint chez madame de Réal avant mon départ. Il n'avoit manqué la veille que par une mépriſe. On lui dit à la porte que j'étois ſortie. Enfin, il n'eut pas ce tort-là; mais il lui en reſtoit tant d'autres, que je n'en fus guère plus contente, comme je le lui témoignai par mes lettres, lorſque je fus retournée à Seaux.

J'en reçus en même temps une de madame de Vauvray, qui me marquoit que le peu de loiſir que j'avois eu de me faire habiller & de

m'inſtruire des modes, autoriſoit le ſoin qu'elle prenoit de m'en envoyer un échantillon. La lettre étoit accompagnée d'une caſſette contenant l'habillement d'une femme, depuis la tête juſqu'aux pieds, & tout ce qui peut entrer dans notre parure; le tout du meilleur goût du monde. Je fus touchée d'une attention ſi galante dans une conjoncture qui la rendoit convenable. Tout ce que j'avois porté en priſon s'y étoit uſé par laps de temps; & j'en étois ſortie ce qui s'appelle déguenillée. Je fus donc revêtue par les ſoins d'une amie, dont je n'ai pu reconnoître la généroſité que par le ſouvenir que j'en conſerve.

Je me vis aſſez fêtée, après ma ſortie de priſon. La médiocre part que j'avois eue dans une affaire d'un

ſi grand éclat, me donna une ſorte de luſtre. La conduite convenable que j'avois tenue m'attira plus d'approbation qu'au fond je n'en méritois par le peu qu'il m'en avoit coûté. Mais nos actions ne peuvent être appréciées par leur valeur intrinsèque non connue : la poſition qui les met au jour en décide le prix. Mes anciens amis, flattés de cette eſpèce de ſuccès, ſe réchauffèrent pour moi. Bien des gens qui ne me connoiſſoient pas, voulurent me connoître ; & j'aurois joui de beaucoup d'agrémens, ſi le malheureux poiſon, dont mon ame étoit imbibée, ne l'avoit rendue impénétrable à toute ſatisfaction.

Cependant madame la ducheſſe du Maine étoit encore dans de très-grandes peines : il m'étoit plus facile

d'y prendre part, que je n'aurois pu faire à ſes plaiſirs. Beaucoup de gens s'étoient éloignés d'elle, crainte de déplaire au régent, avec qui, malgré l'apparente réconciliation, on ne la croyoit pas bien. Elle voyoit peu de monde. Le cardinal de Polignac & Maleſieu étoient encore dans leur exil. Mais ce qui l'affligeoit par-deſſus tout, M. le duc du Maine s'obſtinoit à reſter à Clagny, & ne vouloit point la voir. Il lui fit faire la propoſition de régler une ſomme pour la dépenſe de ſa maiſon, & d'en prendre l'adminiſtration elle-même. Ces vues de ſéparation lui furent odieuſes; & elle ne voulut rien écouter qui tendît à cette fin. Elle mit au contraire tout en œuvre pour le rapprocher d'elle; lui fit parler par madame la princeſſe,

par tous les gens qui pouvoient avoir accès auprès de lui, même par madame de Chambonnas, à qui elle fit ſi parfaitement ſa leçon, qu'elle parla merveilleuſement bien. Enfin, pour l'attaquer par la conſcience, elle employa le cardinal de Noailles. M. le duc du Maine, preſſé de tous côtés, ne put refuſer du moins une entrevue qui ſe fit dans une maiſon de Landais, ſecrétaire général de l'artillerie, à Vaugirard. Ce prince s'y rendit; & madame la princeſſe y mena la ducheſſe du Maine. Elle employa beaucoup de prévenances de ſa part, qui ne firent pas ſur l'eſprit de M. le duc du Maine tout l'effet qu'elle en attendoit. S'il n'avoit eu qu'un mécontentement véritable, ſa réſiſtance n'eût pas été ſi longue; mais un reſſentiment con-

certé ne ſe peut vaincre que par des raiſons qui en perſuadent l'inutilité. C'eſt ce qu'à la fin on lui fit voir, & il ſe rendit.

Il revint donc à Seaux, & y vécut à peu près comme à ſon ordinaire, toujours préoccupé cependant des ménagemens qu'il falloit obſerver. C'eſt dans cet eſprit qu'il ne voulut pas que Maleſieu, revenu d'exil, reparût auprès de lui. Il reſta avec ſa famille à Chatenay, terre démembrée de la baronie de Seaux, donnée en toute propriété à lui & ſa poſtérité par M. le duc du Maine. Madame la ducheſſe du Maine ſouffroit impatiemment cette abſence, dont elle ne ſe dédommageoit que par un perpétuel commerce d'écriture.

Madame de Maleſieu, ſa femme,

l'avoit ſuivi dans ſon exil, & étoit reſtée auprès de lui depuis ſon retour. Elle étoit gouvernante de mademoiſelle du Maine, qu'on laiſſa au couvent de Chaillot, juſqu'à ce que tout fût rentré dans l'ordre accoutumé.

Le cardinal de Polignac, dans ſon abbaye d'Anchin, pas moins intimidé que le duc du Maine, n'oſoit avoir la moindre relation avec madame la ducheſſe du Maine. Elle étoit cependant fort empreſſée de lui juſtifier ſa conduite. Elle profita de l'occaſion d'un voyage que le fils de madame de Chambonnas faiſoit en Flandres, pour lui écrire & lui envoyer la copie de ſa déclaration. Il craignit de jetter les yeux ſur ces papiers, & les remit à un homme de confiance, qui l'aſſura qu'il les

pouvoit lire ſans danger. Quoiqu'il dût voir, par l'examen de cette pièce, le ſoin que madame la ducheſſe du Maine avoit pris de pallier ce qui le regardoit, & lui en ſavoir gré, il s'obſtina, par une vaine frayeur, à n'avoir aucun commerce avec elle, & ne lui rendit qu'une ſimple viſite de cérémonie, quand il fut de retour. Il ne voulut pas même (tant la punition l'avoit rendu circonſpect) ſe trouver à la nôce du marquis de Chambonnas avec mademoiſelle de Ligne, où il fut invité comme parent, parce qu'elle ſe faiſoit à l'Arſenal chez madame la ducheſſe du Maine, & qu'elle y devoit être.

Quelque temps après, la mort du pape l'ayant appelé à Rome, il vint prendre congé d'elle, & parut s'en

rapprocher. Il l'assura, en la quittant, qu'elle auroit souvent de ses nouvelles, & qu'il reprendroit avec elle, lorsqu'il seroit revenu, la conduite d'un véritable ami, dont il avoit suspendu les devoirs pour ôter tout ombrage au régent. Malgré ces bons propos, la crainte demeura la plus forte, & l'on n'entendit pas parler de lui.

Cependant madame la duchesse du Maine regagna peu-à-peu sa pleine liberté. Les personnes éloignées d'elle, de gré ou de force, s'en rapprochèrent. Malesieu revint à Seaux. Elle vit du monde sans restriction; alla à Paris quand il lui plut; y demeura tant qu'elle voulut. M. le duc du Maine étoit rentré dans l'exercice de ses charges; & il ne restoit plus de traces de leurs mal-

heurs, que la dégradation du rang de ce prince, & des princes ſes enfans. Il n'y fut réintégré que ſous le miniſtère du cardinal de Fleury. En attendant que j'en ſois là, ſi tant eſt que j'y vienne, je reprends la ſuite de ce qui me regarde.

Je perdis ma mère peu après ma ſortie de priſon. Elle étoit depuis long-temps dans un couvent, accablée de ſouffrances, & mal à l'aiſe. Quoique je la connuſſe à peine, je la regrettai beaucoup; & d'autant plus, que je commençois à me voir en état de la mieux ſecourir.

Avant que je fuſſe à la baſtille, M. de Valincourt m'avoit fait faire connoiſſance avec M. & madame Dacier; il m'avoit même admis à un repas qu'il donna pour réunir les *Anciens* avec les *Modernes*.

La Motte, à la tête de ceux-ci, vivement attaqué par madame Dacier, avoit répondu poliment, mais avec force. Leur combat, qui faiſoit depuis long-temps l'amuſement du public, ceſſa par l'entremiſe de M. de Valincourt, leur ami commun. Après avoir négocié la paix entr'eux, il en rendit l'acte ſolemnel dans cette aſſemblée, où les chefs des deux partis furent convoqués. J'y repréſentois la neutralité. On but à la ſanté d'Homère, & tout ſe paſſa bien.

M. & madame Dacier prirent beaucoup de part à ma captivité, & m'en donnèrent des témoignages autant qu'il leur fut poſſible. Ils n'en prirent pas moins à ma délivrance; & M. Dacier, tout affligé qu'il étoit de la maladie dangereuſe

de ſa femme, m'écrivit une lettre pour elle & pour lui, remplie de la plus grande eſtime & du plus tendre intérêt à ce qui me regardoit. Il perdit cette femme célebre, ſi préciſément faite pour lui. Sa douleur fut de celles où l'on ſent l'impoſſibilité de réparer ſa perte. J'en compris l'étendue, & lui témoignai, par une lettre, combien j'en étois touchée. La réponſe qu'il me fit, marquoit l'excès de ſon affliction, & le gré qu'il me ſavoit de la part que j'y prenois. Je lui écrivis ſix ſemaines après, de la part de madame la ducheſſe. Je vis dans ſa réponſe le même degré de ſenſibilité que dans les premiers momens de ſon malheur. J'y compatis véritablement, & puis je n'y penſai plus.

Environ un an après, la ducheſſe de la Ferté, que ma captivité avoit ranimée pour moi, me dit, revenant de Verſailles : J'ai trouvé chez le maréchal de Villeroi ce pauvre Dacier ; il fait peine à voir. Il nous a dit qu'il étoit auſſi affligé que le premier jour, & prêt à mourir de déſeſpoir. Eh bien ! lui ai-je dit, il n'y a qu'un moyen de vous conſoler : il faut vous remarier. Bon dieu ! s'eſt-il écrié ; quelle femme pourroit remplacer celle que j'ai perdue ? Mademoiſelle de Launay, ai-je répondu. Il eſt demeuré tout étonné ; & après quelques momens de réflexion, il a repris : C'eſt la ſeule dans le monde avec qui je puſſe vivre, & qui n'offensât pas la mémoire de madame Dacier. Le maréchal & moi, le voyant ébranlé,

avons

avons appuyé la propoſition, & nous l'avons tout-à-fait diſpoſé à l'entendre. Je veux qu'il vous épouſe; c'eſt un homme célebre, qui a du bien: vous remplacerez une femme illuſtre; ce mariage ſera auſſi honorable qu'utile. Je ſentis ce qu'elle me diſoit, & lui témoignai beaucoup de reconnoiſſance du ſoin qu'elle vouloit bien prendre encore de mon établiſſement. Elle m'aſſura qu'elle ſuivroit cette affaire & la meneroit à bien. Cependant des diſtractions ſurvinrent; la ducheſſe fit un voyage de campagne, & cette idée s'éloigna. J'en parlai à M. de Valincourt, qui la trouva avantageuſe, & prit des meſures plus ſuivies pour la rendre effective. Il étoit ami de M. Dacier; il l'amena ſans peine à lui confier ce que lui avoit

dit la ducheſſe de la Ferté. Il lui avoua que ce propos, quoique jetté légèrement, lui avoit fait une forte impreſſion; & que, depuis ce moment là, il n'avoit ſongé qu'aux moyens de me faire agréer ſes vues. M. de Valincourt ſe chargea de m'en parler, & de lui faire ſavoir mes diſpoſitions.

L'amour inſurmontable de la liberté & du repos, me faiſoit deſirer depuis long temps tout ce qui me pouvoit procurer l'un & l'autre. M. de Valincourt fut chargé d'une réponſe favorable, néanmoins dépendante du conſentement de M. & madame la ducheſſe du Maine.

M. Dacier, charmé de cet heureux commencement, accepta avec une extrême joie la propoſition que lui fit M. de Valincourt, de lui

donner à dîner avec moi la première fois que je pourrois aller à Paris. Cela s'exécuta peu après. Nous eûmes un long entretien, où il me témoigna la volonté de faire pour moi tout ce qui pourroit dépendre de lui, & ne me laiſſa que le ſoin d'obtenir le conſentement de mes maîtres.

Quoique je n'euſſe rien du mérite de madame Dacier, l'eſpérance de revivre avec quelqu'un qu'il pût eſtimer, enflamma M. Dacier d'une eſpèce de paſſion pour moi, plus vive que ſon âge & l'état dans lequel il étoit ne ſembloient le comporter : plus ſa douleur & la triſteſſe qui en réſultoit étoient inſoutenables, plus le ſoulagement qui s'y offroit lui parut néceſſaire. Il ſouhaita donc ardemment de con-

clure l'engagement qu'il avoit projetté, & n'épargna rien pour y réuſſir. Il porta chez M. de Valincourt le mémoire de ſon bien, qu'il me donnoit en entier; & fit voir que les avantages qu'il me faiſoit iroient à vingt-cinq mille écus, ſans compter ſon logement au Louvre, & une partie de ſes penſions, qu'on crut facile de me faire aſſurer. La ducheſſe de la Ferté, qui, à ſon retour, avoit repris l'affaire à cœur, avoit parlé de cet article à madame de Ventadour, à l'évêque de Fréjus, alors précepteur du roi, & au maréchal de Villeroi, qui lui avoient promis d'obtenir cette grace, pour faciliter une affaire qu'ils approuvoient.

Il n'étoit plus queſtion que de l'agrément de madame la ducheſſe du Maine, & c'étoit le plus difficile. A la première propoſition qui lui en fut faite, elle ſe révolta, dit que je lui étois néceſſaire, & qu'elle ne pouvoit conſentir à un établiſſement qui m'éloignoit d'elle. Quelqu'avantageux qu'il me fût, je ne voulois pas l'accepter contre ſon gré, & ne le pouvois guère avec bienſéance, ni ſans me voir fruſtrée de toute récompenſe d'un long ſervice. Je demandai du temps pour gagner peu-à-peu ſon eſprit, & pour la réſoudre à cette ſéparation, que j'enviſageois moi-même avec répugnance. J'en avois d'ailleurs à ce nouvel engagement; & je me plaiſois à éluder une affaire trop bonne pour vouloir la manquer, & point

assez séduisante pour en presser la conclusion.

Toute indignée que j'étois contre le chevalier de Menil, les sentimens que j'avois eus pour lui, cachés au fond de mon cœur, y agissoient encore sourdement, & contre-balançoient mes plus grands intérêts. La nouvelle passion qu'il avoit prise pendant son exil en Anjou, pour une de ses parentes, dont j'ai parlé avec le peu d'estime qu'elle méritoit, ne fit que m'apprendre sa légèreté sans exciter ma jalousie. Ce voyage, & le séjour de sept à huit mois qu'il fit en Suisse peu après ma sortie de prison, malgré la douleur que j'en ressentois, dont toute ma dissimulation à cet égard ne put lui dérober la connoissance, me convainquirent de son insensi-

bilité pour moi. Son retour, ſuivi d'un ſecond voyage en Anjou, autant fait pour m'éviter que pour retrouver mon indigne rivale ; ſa froideur & ſon embarras lorſque je le revis dans l'intervalle de ſes voyages ; l'aveu de ſon changement que je lui demandai, & qu'il m'accorda ; cet entier abandon de ſa part de toute prétention ſur moi, me rendoient bien le droit d'en diſpoſer ſans ſon aveu, mais ne m'en avoient pas encore acquis la poſſibilité. Je ne pus donc m'empêcher de ſonder ſes ſentimens ſur les premières propoſitions qui me furent faites d'un nouvel engagement. Je lui écrivis en Anjou, où il étoit alors.

Sa réponſe fut ſemblable à ces oracles myſtérieux, dont les divers

ſens ne manquent pas de ſe prêter à ce que l'on deſire. J'y vis du regret de me perdre ; quelque eſpérance éloignée de renouer les anciens projets, le tout recouvert d'une généreuſe préférence de mes intérêts à toute autre choſe ; enfin plus de ſentiment qu'on ne m'en avoit montré depuis long-temps : & peut-être y avoit-il du vrai ; il n'eſt rien de ſi indifférent qu'on ne tâche de reſſaiſir au moment qu'il nous échappe.

Madame la ducheſſe du Maine avoit ſu, au retour de ſa priſon, & avant que je fuſſe ſortie de la mienne, ma liaiſon avec le chevalier de Menil & ſes prétendus deſſeins. Elle m'en parla, quand je fus revenue, aſſez négligemment. Le peu de diſpoſition que je lui

vis à les favoriſer, me piqua. Elle m'interdit de le voir chez elle, ſous prétexte de ſa proſcription, & parut ne ſe prêter à rien de ce que je pouvois deſirer à cet égard. Il me fut aiſé de connoître qu'elle ne vouloit que me retenir auprès d'elle. Mais lorſqu'elle entendit parler des propoſitions de M. Dacier, elle parut vouloir favoriſer mes anciens projets. Elle me dit qu'elle en avoit deſiré le ſuccès ; que les conjonctures ne lui avoient pas permis d'y travailler ; qu'elle n'étoit plus obligée à tant de circonſpection ; que ſi je préférois ces premieres vues à celles qui ſe préſentoient alors, elle ne manqueroit ni de volonté, ni de moyens pour les ſuivre ; qu'elle s'y employeroit d'autant plus que cet

établiſſement m'éloigneroit moins d'elle, & lui ſembloit d'ailleurs infiniment plus agréable pour moi que celui dont il étoit queſtion. Elle ne ſe contenta pas de ces propos généraux : elle entra en détail ; me dit qu'il pouvoit vaquer des places conſidérables dans la maiſon de M. le duc du Maine, qui ſeroient parfaitement bien remplies par le chevalier de Menil, ſuppléeroient à ce qui pouvoit manquer à ſa fortune, & lui ôteroient les prétextes qu'il avoit pris d'éluder ſes engagemens avec moi.

Si je n'euſſe été conduite que par mes lumières quelque médiocres qu'elles puſſent être, j'aurois aiſément découvert le piége. Mais le ſentiment, toujours aveugle, m'y fit donner. Je ne me rendis pour-

tant pas d'abord, tout ébranlée que j'étois : ma déférence aux conſeils de mes amis me ſoutenoit encore. M. de Valincourt & madame de Réal me repréſentoient ſans ceſſe les avantages réels de mon établiſſement avec M. Dacier, le bien & l'indépendance que j'acquerrois du moins par la ſuite, & me preſſoient de le conclure. Il eſt vrai que madame de Lambert, toute *Moderne*, peut-être par dégoût d'un chef du parti oppoſé, me peignit comme fort triſte la vie que je menerois avec M. Dacier. Que ferez-vous, me dit-elle, d'un homme tout hériſſé de grec ; & quel cas fera-t-il de vous, qui n'en ſavez pas un mot ?

Cependant il employoit diverſes perſonnes pour ſolliciter, auprès

de M. & de madame la ducheſſe du Maine, leur conſentement. Madame de Chiverny, de ſes amies, pria madame la ducheſſe d'Orléans d'en parler à madame la ducheſſe du Maine. Le prince de Conti, auprès de qui il avoit accès, parla auſſi en ſa faveur. Tant de moyens, inutilement employés, divulguèrent l'affaire, & la rendirent publique. Elle fut généralement approuvée ; chacun m'en faiſoit compliment, & même à madame la ducheſſe du Maine, qui ne le recevoit rien moins qu'agréablement.

Je voyois cependant M. Dacier de temps en temps, ou chez M. de Valincourt, ou chez madame de Réal ; il m'écrivoit ſouvent, & s'attachoit de plus en plus à moi. J'eus entr'autres une converſation

avec

avec lui, dans laquelle il me marqua un empreſſement qui me fit reculer. Je ſentis l'inconvénient de trouver dans un mari, un degré d'affection auquel on ne peut répondre. J'étois allée à Paris; je revins à Seaux, l'eſprit tout rempli de cette idée. Madame la ducheſſe du Maine en profita ſans le ſavoir; elle eut une converſation avec moi ſur ce ſujet, dans laquelle je lâchai pied. Elle la commença par des diſcours remplis d'amitié, exagéra la néceſſité dont je lui étois, le chagrin qu'elle auroit de mon éloignement, & enfin me dit: Vous n'avez pas ſans doute une inclination invincible pour M. Dacier; il ne s'agit que de fortune. A quoi peuvent monter les avantages qu'il vous fait? Je les lui

détaillai. C'eſt peu de choſe, me dit-elle. Je puis faire & ferai beaucoup plus pour vous, ſi vous me faites ce ſacrifice. Voyez ce que vous voudrez. Madame, lui dis-je, je me ſuis donnée à vous, & je ne m'y vendrai pas. Votre alteſſe peut diſpoſer de moi, comme il lui plaira. Ne ſongez plus à cette affaire, reprit-elle; & moi, je ſongerai à vous donner toutes ſortes d'agrémens. En effet, elle multiplia ceux qu'elle me donnoit déjà, me mit de ſes promenades, me fit entrer dans ſes parties de plaiſirs, & me traita, à peu de choſe près, comme les dames de ſa maiſon.

M. de Valincourt fut très-fâché que je me fuſſe déſiſtée ſi légèrement, & ſans m'être aſſurée de rien. Je crus qu'on n'en ſentiroit

que mieux ce que j'avois fait. Je n'aurois pourtant pas dû ignorer que la diſtraction des plaiſirs, ou l'attention à de plus grands objets, empêchent les princes de ſe ſouvenir de ces ſortes de choſes.

Cet ami zélé tâcha de me perſuader que ce que j'avois dit à madame la ducheſſe du Maine n'étoit qu'un compliment, & voulut encore ſuivre cette affaire. Mais M. Dacier, déjà attaqué d'un mal conſidérable dès le temps qu'elle fut entamée, ſe trouva hors d'état de répondre à ſes vues, & demanda à ſon tour un délai. Je fus le voir chez lui. Il quitta l'académie où il étoit dans ce moment, pour me venir trouver. Il monta vîte, & ne pouvoit preſque plus parler : le mal qu'il avoit dans

la gorge le ſuffoquoit. Il me témoigna cependant encore un grand deſir & beaucoup d'eſpérance de vivre avec moi. Quoiqu'il me parût dans un état bien dangereux, je fus infiniment ſurpriſe d'apprendre ſa mort deux jours après cette viſite.

Madame la ducheſſe du Maine, un peu déconcertée à cette nouvelle, me marqua le regret qu'elle avoit de m'avoir empêchée de profiter du bien qu'il vouloit me faire. L'eſtime & l'amitié qu'il m'avoit témoignées, me firent encore plus regretter, que la foible eſpérance qui me reſtoit de renouer avec lui. J'eus tout le loiſir de ſentir l'irréparable faute que j'avois faite, de manquer une ſi belle occaſion de me procurer le repos & la liberté.

Le chevalier de Menil, revenu de ſon ſecond voyage, étoit plus éloigné de moi que jamais. Le peu de devoirs qu'il me rendoit lui étaient ſi à charge, que je le priai de s'en diſpenſer. Il fit peu de réſiſtance, & nous ne nous vîmes que quand le haſard nous faiſoit rencontrer; quelquefois chez madame de Menou, ſa parente & ſon amie, avec qui j'avois fait connoiſſance, & pour qui j'avois pris beaucoup d'eſtime & d'amitié.

Cette autre parente d'Anjou, ſi différente de celle-ci, vint à Paris. Il la logea chez lui, & ſe paſſionna pour elle à un excès qui fut connu de tout le monde. Il voulut que je la viſſe: peut-être crut-il que c'étoit ſa juſtification; car je ne penſe pas qu'il voulût s'honorer du

ſacrifice qu'il lui avoit fait de moi. Quoi qu'il en ſoit, il l'engagea à me faire des prévenances auxquelles je crus devoir répondre, pour n'en pas uſer avec elle autrement qu'avec une autre. Peut-être auſſi ne fus-je pas fâchée de conſidérer l'écueil où j'avois échoué. Elle m'écrivit, me pria à dîner chez M. de Menil avec M. de Fontenelle & d'autres gens de mes amis, lorſque je pourrois aller à Paris. J'y fus, je la vis, je la trouvai, comme elle étoit, grande & bien faite, point belle, encore moins jolie, l'eſprit & les manières de province ; les autres la virent de même. Ce fut ma plus ſolide conſolation de connoître à quoi tenoit l'attachement dont j'avois fait tant de cas ; & je ne ſongeai plus qu'à en effacer le triſte

ſouvenir. Parmi les diſtractions qui s'offrirent à moi, celle qui tint plus de place dans mon eſprit, vint du côté de M. de Silly. J'ai dit qu'il s'empreſſa de me voir, quand je ſortis de la baſtille. L'eſpèce de luſtre que j'y avois acquis, ne lui fut pas indifférent. Il me chercha quand je vins à Paris, & fut plus en relation avec moi qu'il n'y avoit encore été. Il étoit alors extrêmement occupé d'une grande paſſion qu'il avoit priſe pour une perſonne plus diſtinguée par ſon rang que par ſa beauté. Séduit principalement par l'opinion de ſon mérite, il s'étoit perſuadé qu'elle auroit été incapable de foibleſſe pour tout autre que pour lui. Cette victoire, remportéee ſur la vertu qu'il n'avoit guère trouvée en ſon chemin,

donna à ſes ſentimens plus d'ardeur que n'auroient fait d'autres charmes auxquels il étoit plus accoutumé. Il embelliſſoit chaque jour cet ouvrage de ſon imagination des traits qui pouvoient mieux l'orner. Mais plus les illuſions ſont flatteuſes, plus leur deſtruction eſt piquante. Il s'apperçut ou crut s'appercevoir que cette femme, dont il ſe croyoit l'unique objet, jettoit ſes regards ſur d'autres. Ne pouvant ſupporter le chagrin qu'il en conçut, il me le confia, & toute ſon aventure. Cette confidence me déplut. J'y vis pourtant avec plaiſir l'ignorance où il étoit de l'intérêt que j'aurois pu y prendre. Il me demanda conſeil. Je lui dis que j'écouterois volontiers le récit de ſes peines & de ſes ſujets d'inquiétude,

parce que je m'intéreſſois à lui ; que ma façon de penſer ne me permettoit rien de plus pour ſon ſervice ; que d'ailleurs, peu propre à tous égards à ce dont il s'agiſſoit, j'étois ſurpriſe qu'il eût voulu m'y faire entrer. Il me conjura par toute l'amitié que je lui avois toujours témoignée, de vouloir du moins l'entendre. J'y conſentis, & ce n'étoit pas peu faire ; car il avoit tant de choſes à dire qui portoient toutes ſur rien, & quand il les avoit dites, il les répétoit tant de fois, que j'admirois ma patience à l'écouter. Il ne ſe contentoit pas de parler, il m'écrivoit des volumes. Je ne pouvois douter qu'il n'eût une paſſion violente. Cependant il prit la réſolution de la ſacrifier à ſa vani-

té, qu'il croyoit outragée. Il me fit part de ce deſſein. Je lui dis d'y bien penſer ; & lorſque je l'y vis aſſez affermi, je devins plus complaiſante à lui dire mon avis, trouvant que les ruptures pouvoient être de ma compétence. Il voulut entamer celle-ci par une lettre, dont il me pria avec inſtance de lui donner le modèle, parce que le trouble de ſon eſprit le mettoit hors d'état d'écrire rien de ſuivi. La tranquillité du mien n'étoit pas un moindre obſtacle pour trouver ce qu'il falloit dire. Cependant l'envie de lui plaire, & peut-être (quoique ſans prétention) le deſir de le détacher de quelqu'un que j'aimois mieux qu'il n'aimât pas, me fit faire une lettre dont il fut content. Il la copia, & l'en-

voya à la dame, qui en fut outrée, & demanda avec les dernières inſtances de le voir. Il ne le vouloit pas. Nouvel embarras pour tourner ſon refus, & nouvelle prière qu'il me fit de lui fournir cette pièce. Celle-ci en attira une autre. J'étois embarquée ; il fallut aller juſqu'au bout. Une femme de grande conſidération dans le monde étoit dans la confidence de cette affaire, & s'y étoit prêtée, à ce qu'elle prétendoit, pour ſauver la réputation de ſon amie, & la garantir de ſa propre imprudence.

M. de Silly, fort lié avec elle, avoit pris le temps de ſon abſence pour rompre avec ſa protégée. Celle-ci écrivit ſon déſaſtre à leur amie commune, qui adreſſa une lettre fulminante à l'amant déſer-

teur. Il me l'envoya, & voulut encore que j'y répondiſſe. Tout cela ſe paſſoit pendant que j'étois à Seaux, où je recevois tous les jours des couriers de ſa part, avec des miſſives ſans fin. Rien ne m'a ſi bien fait connoître l'invincible pouvoir qu'une première inclination avoit laiſſé prendre ſur moi, que la complaiſance avec laquelle je ſuivis le cours de cette affaire.

La dame confidente revint de la campagne. J'étois fort de ſes amies. Elle ſavoit mes liaiſons avec M. de Silly, & me fit des plaintes de lui, m'aſſurant qu'il n'avoit fait que jouer la perſonne à qui elle s'intéreſſoit. Je lui dis que je croyois ſavoir bien le contraire. Ah ! dit-elle, ſi vous aviez vu les lettres qu'il lui a écrites, vous ſeriez con-

vaincue qu'il n'a jamais eu le moindre ſentiment pour elle. Effectivement elles ne partoient pas d'un cœur fort touché ; mais auſſi ce n'étoit pas lui qui les avoit faites.

Cependant la maîtreſſe abandonnée ne pouvant obtenir l'entretien qu'elle lui demandoit, & ayant ſu que nous avions fait partie d'aller dîner chez ſon amie & la nôtre, dans une maiſon de campagne qu'elle avoit près de Paris, elle s'y trouva. Je fus extrêmement ſurpriſe de cette rencontre ; & plus encore de ce que, ſans prétexte ni meſure, elle emmena M. de Silly dans le jardin quand on fut hors de table, & l'y retint ſi long-temps, qu'enfin l'heure où je devois me rendre à Seaux approchant, & lui s'étant chargé de m'y remener, je fus obligée de

l'en faire avertir. Il n'arrivoit pourtant point. J'en marquois mon embarras à la maîtreſſe de la maiſon. Elle en reſſentoit plus que moi, de me voir témoin d'une ſcène ſi ridicule qui ſe paſſoit chez elle, & dont elle n'ignoroit pas le jugement que je porterois. Comme elle vit que les meſſages étoient inutiles, elle fut elle-même avec moi dans le jardin les chercher, pour rompre l'entretien. Nous le trouvâmes encore fort animé, quand nous les joignîmes; ce n'étoit pas par l'amour, mais par des paſſions plus violentes. La femme étoit à moitié échevelée, & ne reſſembloit pas mal à une furie. Son amant gardoit un ſang froid plein de reſſentiment.

Il me remena, & m'apprit qu'il

n'avoit été convaincu de rien de ce qu'elle lui avoit dit pour ſa défenſe ; qu'elle avoit refuſé de ſe ſoumettre à ce qu'il exigeoit d'elle pour le garantir de nouveaux ſoupçons, & qu'il étoit plus affermi que jamais dans ſes premières réſolutions. En effet, il réſiſta à toutes les attaques, & ne renoua point avec elle ; mais il en demeura ſi occupé, qu'il ne ceſſoit de m'écrire toutes ſes démarches, & d'y joindre de longs commentaires. Il y en eut quelques-unes qui l'offensèrent ; &, dans ſon dépit, il fit, quoiqu'il n'en eût jamais fait, des vers fort piquans contr'elle, qu'il m'envoya en me marquant le deſſein où il étoit de les répandre. Je m'y oppoſai ſi fortement, qu'il céda à mes raiſons. Il continua long-temps de m'entre-

tenir & de m'écrire ſur ce ſujet. Les peintures naïves qu'il me faiſoit des divers mouvemens de ſon ame, m'intéreſſoient. Je l'écoutai & lui répondis tant qu'il eut à parler.

Il garda les lettres que je lui avois écrites ſur cette affaire, & preſque toutes celles qu'il avoit eues de moi depuis ma priſon. Il avoit pris des meſures pour me les faire rendre avec beaucoup d'autres papiers, ſi je lui ſurvivois. Ils m'ont été fidélement remis après le tragique événement de ſa mort.

Le reſte de ma vie, quoique long, ne contient preſque plus rien dont le récit m'intéreſſe. Je n'avois plus de relation avec le chevalier de Menil. Quelques idées que j'avois eues de récompenſer le fidèle attachement du pauvre Maiſon-

rouge, & d'unir mon ſort au ſien, furent déconcertées par ſa mort. Une maladie de langueur qui lui prit peu après notre ſéparation, l'obligea, l'année ſuivante, d'aller prendre l'air & les eaux de ſon pays, où il mourut. Je le regrettai infiniment plus que je n'avois ſu le priſer.

Je me vis dénuée de tout objet. Le défaut de ſentiment me fit tomber dans une eſpèce d'anéantiſſement pire que l'entière ceſſation de la vie. Je la pris en dégoût, & le monde en horreur. Je ne deſirois plus que de m'en ſéqueſtrer. M. de Valincourt, toujours de mes amis, mais que ſa grande dévotion tenoit preſque dans une continuelle retraite, approuva non-ſeulement le deſſein de la mienne, dont je lui

fis confidence, mais travailla à m'en procurer les moyens. Il ſollicita, dans cette vue, une petite penſion pour moi, qu'il obtint. Mais, comme la négociation en fut longue, les obſtacles qui ſurvinrent, ſuſpendirent mon projet. Madame la ducheſſe du Maine tomba dangereuſement malade, & fut long-temps à ſe rétablir. Elle me témoigna tant de confiance & d'amitié dans cette occaſion, où je fis de mon côté tout ce qui ſe pouvoit faire, que je ne ſus plus comment lui annoncer mon deſſein. Je penſai que le temps pourroit amener quelque conjoncture plus convenable. Je continuois de rouler cette idée dans mon eſprit, lorſque le chevalier de G...., qui s'étoit donné pour attaché à moi avant mon ſéjour à la baſtille, & à

qui je confiai, quand j'en ſortis, que j'avois pris des engagemens plus ſérieux, m'entretint de l'idée qu'il avoit qu'un homme attaché dans notre maiſon par pluſieurs liens, avant que j'y fuſſe, étoit alors touché pour moi de ſentimens plus forts que l'eſtime ordinaire. Il me dit qu'il l'avoit entendu parler en des termes qui ne lui permettoient pas d'en douter.

Quoique nous vécuſſions en même lieu, nous n'avions nul commerce enſemble. Son humeur fière le rendoit peu ſociable ; je n'étois point prévenante ; & nous ne nous parlions preſque jamais. J'en faiſois cas pourtant. On ſentoit en lui une exacte & délicate probité. Son courage à riſquer de déplaire en diſant vrai, ſon exemption de flatterie,

vertus auſſi rares dans les petites cours que dans les grandes ; tout cela joint à des ſentimens nobles, à une réputation avantageuſe dans ſon métier d'homme de guerre, lui avoit acquis mon eſtime. Quoique je regardaſſe comme une viſion ce qu'on m'avoit dit de ſa prévention pour moi, j'en eus plus d'attention pour lui. Curioſité de m'en éclaircir ; ennui de mon oiſiveté ; penchant à ſe reprendre à quelque choſe, quand on ne tient plus à rien; le tout ſi bien caché dans les ſecrets replis de mon ame, que je ne m'en doutai pas, me porta à lui faire quelques prévenances, à profiter des occaſions de l'entretenir, que bientôt il fit naître, en cherchant les lieux où il pouvoit me rencontrer. C'étoit l'été ; nous étions à

Seaux, & j'allois tous les ſoirs me promèner ſeule dans un parterre, ſous les fenêtres du château. Il s'accoutuma à m'y venir joindre ſi régulièrement, qu'il ne ſe paſſoit pas de jour que nous ne nous entretinſſions aſſez long-temps. La première fois qu'il y manqua, je ſentis un trouble que je ne connoiſſois plus. Je commençai à craindre les horreurs d'une nouvelle paſſion. Diſpoſée naturellement, & accoutumée par un long uſage à m'attacher, je n'avois plus la force de me paſſer de cette eſpèce de ſoutien : mais alors je ſavois qu'un tel appui chancelant lui-même, tombe ſur celui qui s'y repoſe, & ne manque guère de l'écraſer. La contrariété qui ſe trouvoit entre mes connoiſſances fondées ſur l'expérience & le penchant qui

m'entraînoit, me mirent dans un état violent. Je réſolus d'étouffer dans ſa naiſſance ce ſentiment qui m'effrayoit; je lui trouvai plus de force que je ne lui en croyois; il en prit même de nouvelles, des efforts que je fis pour le combattre. En voulant éviter l'objet qui me devenoit redoutable, j'affermis ſon idée dans mon eſprit, de telle ſorte qu'elle devint comme un point fixe que je ne puis comparer qu'à ce qu'on éprouve, dans le tranſport au cerveau, d'une idée qui nous perſécute ſans relâche. J'en fis dès-lors la comparaiſon, & j'en tirai de fâcheux pronoſtics.

Le ſoin de fuir me fit plus rechercher; ce que je dis pour rompre tout commerce, donna des indices de mes ſentimens. Le cœur ne man-

que guère de trahir la raiſon, quelque leçon qu'il en ait reçue. Cette découverte donna plus d'activité aux empreſſemens qu'on avoit pour moi : la vanité s'y mêla, & prit toutes les apparences du ſentiment. Je m'y mépris, comme il arrive ordinairement : mes liens en devinrent plus forts ; j'en connus mieux la néceſſité de les rompre. Le caractère & la ſituation de la perſonne dont il s'agiſſoit, ne me laiſſoient rien entrevoir qui pût autoriſer cette nouvelle paſſion. Elle me tyranniſa, ſans me ſoumettre, m'aigrit contre moi-même, & ne me fit éprouver que des amertumes.

Madame de Réal me vint voir à Seaux au fort de mon déſeſpoir. Quelque confiance que j'euſſe en elle, je voulois lui cacher une foi-

bleſſe que le nombre de mes années & les triſtes expériences que j'avois faites, rendoient impardonnable. Elle s'apperçut de mon trouble, me preſſa de lui en apprendre la cauſe. Je ne lui répondis que par mes larmes; elles la mirent ſur la voie. Je vois, me dit-elle, que, laſſée de votre indifférence, vous avez pris quelque goût que vous déſapprouvez; & pour qui? Elle me nomma un jeune prince fort aimable. Hélas! non, lui dis-je; mes inclinations ſont bizarres: je ſuis accoutumée d'aimer des gens qui ne me plaiſent pas. En effet, l'homme à qui je m'étois attachée, n'étoit point propre à plaire. Il avoit pourtant fait des conquêtes brillantes; mais la vanité qu'il en avoit tirée, jointe à celle qui lui étoit naturelle, aſſortie à une humeur

humeur ſéche & inégale, rendoient à peine ſes vertus ſupportables. J'achevai ma confidence à madame de Réal ; & je lui dis que, quand je devrois périr, j'arracherois de mon cœur des ſentimens qui ne pouvoient me conduire à rien de convenable, & ne feroient que la honte & le malheur de ma vie.

Ma réſolution étoit ferme ; mais l'exécution en étoit difficile, dans un lieu où je me voyois aſſiégée par celui que je voulois fuir, & qui, connoiſſant ma foibleſſe, étoit ſi à portée d'en triompher. Je penſai donc qu'il falloit abandonner ce terrein dangereux, & faire une véritable retraite. Mais comment, & ſous quel prétexte l'annoncer à ma princeſſe ? Comment ſoutenir ſa colère & ſes reproches, n'ayant point

de raiſons apparentes à lui alléguer? Pour échapper à tant d'embarras, il me vint dans l'eſprit de me jetter aux Carmelites, ſans laiſſer rien preſſentir de mon deſſein. Je penſai que, renfermée là, j'y ſoutiendrois les attaques ſous de sûrs remparts qu'on ne pourroit forcer.

La comteſſe de Braſſac, attachée à notre maiſon, avec qui j'étois en liaiſon, y avoit un appartement où elle paſſoit une partie de ſa vie. Je l'y allai voir à ſon parloir; je la priai de me faire connoître quelques religieuſes de ſes amies, dont elle me parloit ſouvent comme de filles de beaucoup d'eſprit. J'en entretins trois ou quatre, qui me parurent d'excellente compagnie. Je regardai leur ſociété comme une reſſource pour ſupporter l'auſtérité de leur

vie, & je m'affermis dans ma réſolution. J'en fis part à madame de Braſſac ; ſa grande dévotion la lui fit approuver, quoiqu'elle prévît le mauvais gré que lui en ſauroit madame la ducheſſe du Maine. Peu de jours après, je me mis dans un carroſſe de notre maiſon, qui l'alloit chercher, pour y venir paſſer la ſoirée. Je fus, comme pour la recevoir, à la porte du couvent ; & lorſque je la vis ouverte, j'entrai, & lui dis que j'y voulois demeurer, & que je la priois de dire à madame la ducheſſe du Maine qu'ayant pris cette réſolution, je n'avois pas eu le courage de la lui déclarer, ni de ſoutenir les efforts qu'elle auroit pu faire pour la combattre.

La prieure & quelques religieuſes, qui avoient accompagné ma-

dame de Braſſac juſqu'à la porte, étoient là. Ma démarche les ſurprit auſſi bien qu'elle, qui ne s'attendoit pas que je vouluſſe ſi-tôt exécuter ce deſſein. Après être revenues du premier étonnement, elles me demandèrent ſi j'en avois aſſez délibéré. Je leur dis que je le croyois, & qu'il me ſembloit que le trop d'examen dans ces ſortes de choſes en affoibliſſoit la réſolution ; que je les priois de me recevoir dans ce moment-ci ; que je ne pouvois répondre de me trouver diſpoſée de même dans un autre. Cette réponſe les fit douter que ma vocation fût certaine. La prieure, fille ſage & éclairée, me dit qu'il lui paroiſſoit plus à propos que j'y penſaſſe encore ; que, ſi j'étois véritablement appelée à cet état, les réflexions ne

ſerviroient qu'à m'y porter ; que, ſi elles m'en détournoient, il valoit mieux que je les fiſſe plutôt que trop tard. J'inſiſtai avec force ; mais la prieure tint ferme : les autres religieuſes & madame de Braſſac l'approuvèrent, & toutes convinrent qu'il falloit différer. Je m'en retournai donc avec madame de Braſſac, qui ne ſavoit ſi elle avoit bien ou mal fait. Je demeurai perſuadée qu'en différant, c'étoit tout rompre. Je me ſentois trop foible pour attendre toujours de moi un pareil effort.

Je crus pourtant que ce parti, quoique manqué, intimideroit celui qui me l'avoit fait prendre. Je lui appris le riſque que j'avois couru, pour l'engager à ne m'y plus expoſer : il en fut frappé, & ſe tint plus

loin de moi. J'en ſouffrois davantage, & ne me détachois pas de lui : il le voyoit, & ſe rapprochoit. Je formois de nouveaux deſſeins pour m'en ſéparer tout-à-fait.

Nous avions à Seaux, dans ce temps-là, madame D..... Elle me prévint avec des graces auxquelles on ne réſiſte pas. Perſonne n'a plus d'eſprit, & ne l'a ſi naturel. Le feu pétillant qui l'anime pénètre au fond de chaque objet, le fait ſortir de lui-même, & donne du relief aux ſimples linéamens. Elle poſsède au ſuprême degré le talent de peindre les caractères ; & ſes portraits, plus vivans que leurs originaux, les font mieux connoître que le plus intime commerce avec eux.

Elle me donna une idée toute nouvelle de ce genre d'écrire, en

me montrant plusieurs portraits qu'elle avoit faits. Le mien s'y trouva ; mais un peu de prévention, & trop de politesse, l'avoient, contre son ordinaire, écartée du vrai. J'entrepris de le faire moi-même, pour lui prouver sa mépriſe, & je le lui donnai tel qu'on le voit là.

PORTRAIT DE L'AUTEUR,

Fait par elle-même.

« L * * * est de moyenne taille, » maigre, seche & désagréable. Son » caractère & son esprit sont comme sa » figure, il n'y a rien de travers, mais » aucun agrément. Sa mauvaise for- » tune a beaucoup contribué à la » faire valoir. La prévention où » l'on est que les gens dépourvus de » naissance & de bien ont manqué

» d'éducation, fait qu'on leur ſait
» gré du peu qu'ils valent : elle en
» a pourtant eu une excellente, &
» c'eſt d'où elle a tiré tout ce
» qu'elle peut avoir de bon, comme
» les principes de vertu, les ſenti-
» mens nobles & les regles de con-
» duite que l'habitude à les ſuivre
» lui ont rendus comme naturels.
» Sa folie a toujours été de vouloir
» être raiſonnable ; & comme les fem-
» mes qui ſe ſentent ſerrées dans leur
» corps s'imaginent être de belle
» taille, ſa raiſon l'ayant incommo-
» dée, elle a cru en avoir beau-
» coup. Cependant elle n'a jamais
» pu ſurmonter la vivacité de ſon
» humeur, ni l'aſſujettir du moins
» à quelqu'apparence d'égalité ; ce
» qui ſouvent l'a rendue déſagréable
» à ſes maîtres, à charge dans la

» ſociété, & tout-à-fait inſupporta-
» ble aux gens qui ont dépendu
» d'elle. Heureuſement la fortune
» ne l'a pas miſe en état d'en en-
» velopper pluſieurs dans cette diſ-
» grace. Avec tous ces défauts, elle
» n'a pas laiſſé d'acquérir une eſ-
» pèce de réputation qu'elle doit
» uniquement à deux occaſions for-
» tuites, dont l'une a fait connoî-
» tre ce qu'elle pouvoit avoir d'eſ-
» prit, & l'autre a fait remarquer
» en elle de la diſcrétion & quel-
» que fermeté. Ces événemens ayant
» été fort connus, l'ont fait con-
» noître elle-même, malgré l'obſ-
» curité où ſa condition l'avoit pla-
» cée, & lui ont attiré une ſorte
» de conſidération au-deſſus de ſon
» état. Elle a tâché de n'en être
» pas plus vaine ; mais la ſatisfac-

» tion qu'elle a de ſe croire exemp-
» te de vanité, en eſt une.
» Elle a rempli ſa vie d'occupa-
» tions ſérieuſes, plutôt pour for-
» tifier ſa raiſon, que pour orner
» ſon eſprit, dont elle fait peu de
» cas. Aucune opinion ne ſe préſen-
» te à elle avec aſſez de clarté, pour
» qu'elle s'y affectionne, & ne ſoit
» auſſi prête à la rejetter qu'à la
» recevoir; ce qui fait qu'elle ne
» diſpute guère, ſi ce n'eſt par
» humeur. Elle a beaucoup lu, &
» ne ſait pourtant que ce qu'il faut
» pour entendre ce qu'on dit, ſur
» quelque matière que ce ſoit, &
» ne rien dire de mal-à-propos. Elle
» a recherché avec ſoin la connoiſ-
» ſance de ſes devoirs, & les a reſ-
» pectés aux dépens de ſes goûts.
» Elle s'eſt autoriſée du peu de

» complaiſance qu'elle a pour elle-
» même, à n'en avoir pour per-
» ſonne ; en quoi elle ſuit ſon na-
» turel inflexible, que ſa ſituation
» a plié ſans lui faire perdre ſon
» reſſort.

» L'amour de la liberté eſt ſa
» paſſion dominante ; paſſion très-
» malheureuſe en elle, qui a paſſé
» la plus grande partie de ſa vie
» dans la ſervitude : auſſi ſon état
» lui a-t-il toujours été inſupporta-
» ble, malgré les agrémens ineſpé-
» rés qu'elle a pu y trouver.

» Elle a toujours été fort ſenſible
» à l'amitié ; cependant plus touchée
» du mérite & de la vertu de ſes
» amis, que de leurs ſentimens pour
» elle : indulgente quand ils ne font
» que lui manquer, pourvu qu'ils
» ne ſe manquent pas à eux-mê-
» mes ».

Je passai plusieurs années dans les pénibles alternatives que j'ai marquées, sans être un moment d'accord avec moi-même. Je perdis, pendant ce temps-là, les personnes qui m'étoient les plus chères : le marquis de Silly, par une mort affreuse, dont je ne veux pas renouveler le souvenir. Un an après, madame de Réal, qui faisoit toute ma consolation, mourut. Madame de Grieu, sa tante, qui nous avoit élevées l'une & l'autre avec tant de tendresse, la suivit de près. Je perdis aussi M. de Valincourt, le seul véritable ami qui me restât. Je me trouvai isolée de tous côtés. Ces liens qui m'attachoient encore au monde, étant rompus, j'en pris un dégoût qui, joint à d'autres que je reçus de ma princesse, me porta

plus

plus fortement que jamais à l'entière retraite, non plus aux Carmélites, dont la vie trop auſtère me parut, à l'examen, diſproportionnée à mes forces, & peut-être à mon zèle. Je penſai à retourner à Saint-Louis à Rouen. L'affection que l'on conſerve pour les lieux où l'on a paſſé ſa jeuneſſe, me donna une grande préférence pour celui-là. J'en parlai à madame de Buſſi, femme d'un excellent eſprit, avec qui je m'étois intimement liée depuis que j'avois perdu madame de Réal : elle avoit mon entière confiance, & voyoit que je ne pouvois, par aucun autre moyen, rompre les liens qui faiſoient le malheur de ma vie. Elle approuva que je fiſſe l'eſſai du parti que je voulois prendre.

Je témoignai à madame la ducheſſe du Maine le deſir que j'avois de revoir un lieu où j'avois paſſé la plus grande partie de ma vie, & lui demandai, avec de grandes inſtances, de m'y laiſſer faire un voyage & quelque ſéjour. Elle ſe révolta contre cette propoſition. Cependant, à force de perſévérance, j'obtins mon congé; mais ce ne fut qu'en promettant avec ſerment de revenir. Elle ſoupçonna que ce voyage pouvoit couvrir un deſſein de retraite, & voulut me faire expliquer ſur ce point. Je lui avouai que j'avois du goût pour la ſolitude: & que j'avois toujours deſiré de finir ma vie où je l'avois commencée. Elle exigea de ma part de nouveaux ſermens de renoncer à ce projet. Je ne voulus promettre que le re-

tour du voyage que j'allois faire.

Je partis avec la joie qu'on a d'avoir ſurmonté, quoique dans une petite choſe, de très-grandes difficultés. Celles que j'avois trouvées du côté de ma princeſſe n'étoient pas les ſeules. L'homme dont je voulois m'éloigner avoit tout mis en œuvre, hors ce qu'il y falloit mettre, pour me retenir. J'avois fait parler à l'abbeſſe, que je ne connoiſſois pas, par une religieuſe de mes amies, à qui j'avois écrit pluſieurs lettres ſur mes vues préſentes, & ſur celles que je pourrois avoir à l'avenir. Je fus reçue dans le couvent avec des tranſports de joie, dont il n'y a que des religieuſes qui ſoient capables. Celles-ci avoient gardé un ſouvenir de moi bien plus vif que

celui que j'avois conſervé d'elles. Leur exceſſif empreſſement me fut à charge. L'abbeſſe me prit en gré, voulut que je fuſſe ſans ceſſe avec elle. J'allois-là pour être à moi; je m'y trouvai plus livrée aux autres qu'au milieu du monde. Les mêmes paſſions, les mêmes mouvemens qui agitent les grandes cours, ſe retrouvant dans ces petits états monarchiques, on y voit jouer avec moins d'adreſſe les mêmes reſſorts, & pour des objets dont la petiteſſe ajoute le dégoût à l'importunité des tracas. Je ne trouvai rien moins que cette demeure ſolitaire & tranquille où tendoient mes deſirs. Je penſai qu'un lieu où je ne ſerois ni connue ni fêtée, ſeroit plus conforme à mes vues, & j'abandonnai le deſſein de me

fixer en celui-là. J'y fus environ ſix ſemaines, & je revins à Seaux acquitter ma parole. Je n'y fus pas trop bien reçue. Cet eſſai de liberté que j'avois fait, avoit déplu.

Madame la ducheſſe du Maine craignant que je ne vouluſſe enfin rompre les liens qui m'attachoient à elle, ſongea à les redoubler. Elle combattit d'abord mes idées de retraite, voulut en pénétrer toutes les raiſons, me donna lieu d'alléguer les embarras & les dégoûts où m'expoſoit ſans ceſſe la ſituation équivoque où j'étois auprès d'elle. Les diſtinctions qu'elle m'avoit accordées depuis que j'avois quitté le titre & les fonctions de femme-de-chambre, n'avoient pas de limites préciſes. Je ne ſavois preſque jamais ſi j'étois dedans ou dehors.

Pour peu que je les paſſaſſe, ou ſans m'en appercevoir, ou par ordre de ſa part, les mines & les murmures de ſes dames, attentives à la diſtance qui devoit être entr'elles & moi, m'y faiſoient déſagréablement rentrer. Je lui préſentai ces inconvéniens comme une excuſe du parti que je ſongeois à prendre : quoique ce n'en fuſſent pas les véritables motifs, ils étoient plus propres à la frapper qu'aucun autre. Elle me dit qu'il y avoit un moyen d'y remédier, en me faiſant épouſer un homme de condition qui me mettroit de niveau à toutes les dames de ſa cour ; que les charges que poſſédoit M. le duc du Maine le mettoient à portée de faire la fortune de beaucoup de gens ; qu'on trouveroit ſans peine quelqu'officier ſous les

ordres de ce prince, qui pour ſon avancement, entendroit à ce mariage; qu'elle alloit chercher quelqu'un propre à remplir ſes vues à cet égard, & qui d'ailleurs me conviendroit. Je crus que la découverte n'en ſeroit pas facile; que j'aurois le temps & les moyens d'éluder, ſi le parti ne m'étoit pas aſſez avantageux; qu'en cas qu'il le fût, cela vaudroit mieux que mon état préſent; que la néceſſité de partager mes devoirs me procureroit une ſorte de liberté, & que je trouverois, dans cet engagement, par ma façon de penſer, des barrières auſſi fortes contre mes propres foibleſſes, que les murs d'un couvent. Loin donc de m'oppoſer à la bonne volonté de madame la ducheſſe du Maine, je lui témoignai de la re-

connoiſſance du ſoin qu'elle vouloit prendre de mon établiſſement.

Il s'en étoit préſenté quelques-uns, depuis que j'avois manqué M. Dacier ; mais les inconvéniens que j'y avois remarqués, m'avoient empêchée de les accepter. Un homme entr'autres qui m'avoit long-temps vue du vivant de ſa femme avec qui j'étois en étroite liaiſon, m'offrit peu après ſa mort, par pure eſtime, de partager ſa fortune avec moi. Elle avoit été grande du côté du bien ; mais ſes affaires étoient alors ſi délabrées, que je ne pus me réſoudre d'entrer dans cette eſpèce de labyrinthe, où l'on ne voyoit point d'iſſue.

Je fis encore naître une paſſion, long-temps après y avoir renoncé, & dans un âge où l'on n'en inſpire

plus. Un homme de province, que je vis par hasard, s'imagina, suivant le peu de connoissance qu'il avoit du monde, qu'une personne établie dans une cour, favorisée d'une princesse, n'avoit qu'à vouloir pour faire la fortune de quelqu'un. Il étoit employé depuis long-temps dans les affaires de finance, & aspiroit à une place considérable dans ce genre. Cet homme m'envisagea sous l'aspect d'une puissante protection, & comme une personne qu'il pourroit engager à le servir, par les offres considérables qu'il lui feroit. Il ne m'en dit rien d'abord; mais, peu après, il m'adressa une longue lettre fort bien écrite, dans laquelle il m'exposoit ses vues; la place qu'il souhaitoit; ses raisons d'y prétendre; ses moyens d'y parvenir;

& ſes intentions de reconnoître mes ſervices par une ſomme ou penſion conſidérable, dont je pourrois gratifier qui je voudrois. Je lui marquai dans ma réponſe, que je n'avois nul crédit, & encore moins de volonté de le vendre, ſi j'en avois, pour quelque prix que ce pût être. En effet, dans des cas où j'étois plus à portée de réuſſir, j'ai toujours regardé ces ſortes de propoſitions avec le mépris qui leur convient.

La franchiſe & les ſentimens honnêtes dont ma lettre étoit remplie, touchèrent ſenſiblement celui à qui elle s'adreſſoit. Il y répliqua, & changea l'offre qu'il m'avoit faite en celle de ſa perſonne, ſi ſa fortune pouvoit devenir aſſez bonne pour me la faire agréer, ou même telle qu'elle étoit, s'il oſoit me l'of-

frir. Je répondis encore avec la même ſincérité, en lui faiſant voir qu'il ne pouvoit rien attendre de moi pour ſa fortune ; & que n'y pouvant contribuer, j'aurois mauvaiſe grace d'en accepter le partage. Il fit de nouvelles inſtances, qu'il accompagna d'un détail exact des biens dont il jouiſſoit, de la valeur de ſes emplois, des avantages qu'il pouvoit me faire, & des grandes eſpérances qu'il avoit, tant ſur une entrepriſe conſidérable dans laquelle il étoit entré, que ſur le crédit des gens puiſſans dont il étoit protégé. J'entrevis dans ce qu'il me préſentoit, aſſez de convenance pour y faire attention. Je remarquai en lui beaucoup de probité, de l'eſprit ſans apprêt & ſans culture, des ſentimens nobles & vertueux, & tant

d'eſtime pour moi, que je ne pus me diſpenſer de lui en ſavoir gré ; je n'allai pas plus loin.

Il vint à Paris, y paſſa quelques jours, me vit, me témoigna l'attachement le plus reſpectueux, & le plus grand deſir d'unir ſon ſort au mien. Je lui fis comprendre que dans ma ſituation, à l'âge où j'étois parvenue, on ne me pardonneroit de changer d'état que pour une fortune qui paroîtroit extrêmement avantageuſe, & qu'enfin j'étois comme ces antiques, qui augmentent de prix par leur ancienneté.

Il m'expliqua l'entrepriſe dans laquelle il avoit engagé la plus grande partie de ſon bien. Il s'en promettoit des ſommes immenſes, & en croyoit le ſuccès infaillible : j'en jugeai autrement, & me gardai

de prendre aucun engagement ſur des apparences ſi équivoques. En effet, l'affaire échoua, & entraîna ſa ruine ; d'autres diſgraces s'y joignirent, & ſon malheur fut complet. Je m'y trouvai d'autant plus ſenſible, que je crus l'avoir agravé par le déſeſpoir où je le vis de n'avoir plus rien à m'offrir. Je regrettai de n'être point à portée de réparer ſes infortunes, & de reconnoître ſes ſentimens généreux, ou par moi-même, ou par quelqu'autre moyen. Je n'eus pas même la ſatisfaction de pouvoir rien faire pour lui, dans quelques occaſions qu'il me préſenta de le ſervir.

D'autres partis me furent offerts, qui ne me convinrent point. L'un étoit un homme aſſez riche, d'une condition médiocre, qui vivoit à

Paris fort retiré, & vouloit une femme raiſonnable pour lui tenir compagnie. Je doutai, ne le connoiſſant pas, que je m'accommodaſſe de la ſienne. Il falloit conclure ſans examen : je refuſai.

Une dame de mes amies m'en propoſa encore un autre. C'était un gentilhomme d'environ cinquante ans, qui avoit quitté depuis peu le ſervice, vivoit en province dans une jolie terre, y habitoit une maiſon bien bâtie & bien meublée. Celui-là, je le vis chez la perſonne qui m'en avoit parlé. Il étoit d'une aſſez belle figure & d'un bon maintien ; il ne me trouva pas ſi décrépite qu'il me croyoit. Content d'ailleurs du peu de bien que je poſſédois (car les amis que j'avois perdus, m'avoient laiſſé des marques de leur amitié),

il dit à ſon amie qu'il étoit prêt à conclure, pourvu que je n'euſſe point de répugnance à paſſer ma vie dans ſon château.

Je conſultai ſur cette propoſition madame de Buſſy, à qui j'avois fait part de toutes les autres, qu'elle n'avoit pas goûtées, & qui ſeule ſavoit ce qui me les faiſoit écouter. Je lui mandai ſur celle-ci (elle étoit abſente), qu'à la vérité c'étoit me jetter par la fenêtre; mais que j'y viſois depuis long-temps. Elle me répondit que cette fenêtre lui paroiſſoit au dixième étage, & qu'elle voudroit du moins que je ne me jettaſſe pas de ſi haut; me repréſenta que, de me claquemurer ainſi avec quelqu'un que je ne connoiſſois pas, incapable peut-être de me connoître, & plus encore de me plaire,

c'étoit le moyen d'amener au ſens littéral l'expreſſion figurée ſous laquelle je lui avois préſenté ce parti; qu'elle ne l'approuveroit donc qu'en cas qu'il conſentît que je partageaſſe ma vie entre Paris & ſa province. Je ſuivis ce conſeil, & fis dire à l'homme dont il s'agiſſoit, qu'étant auſſi attachée que je l'étois à madame la ducheſſe du Maine, je ne pouvois me réſoudre à la quitter ſans retour, ni à prendre un engagement auquel elle ne conſentiroit jamais ſous de telles conditions. Il répondit que, ſi je voulois conſerver d'autres liens que ceux que je prendrois avec lui, je ne pouvois lui convenir. Cette réponſe me perſuada qu'il ne me convenoit pas non plus, & je rompis.

Madame la ducheſſe du Maine ne

ſut rien de tous ces projets avortés. Cependant elle avoit chargé madame de Surl..., femme d'un officier Suiſſe, de mes amies & fort attachée à elle, de chercher quelqu'un dans le corps Helvétique, commandé par M. le duc du Maine, qui voulût prendre une femme ſans naiſſance, ni bien, ni beauté, ni jeuneſſe. A peine les treize Cantons pouvoient ſuffire à cette découverte. Auſſi la dame y employa-t-elle un long temps; & je ne penſois plus à ſa miſſion, lorſqu'un jour étant venue à Seaux, elle me dit: Je crois avoir trouvé, par haſard, l'homme que nous cherchions. Ne ſongeant qu'à me promener, j'ai accompagné M. de Surl..., chez un officier de ſa nation, qui demeure dans le voiſinage d'une campagne

où j'étois. Là, j'ai trouvé une petite maiſon neuve & propre, entourée de troupeaux de vaches & de moutons. Le maître du logis, qui n'eſt pas jeune, m'a plu par une phyſionomie avantageuſe. C'eſt un homme de condition, veuf, qui vit dans cette retraite avec deux de ſes filles. Elles paroiſſent douces & raiſonnables, & tout occupées des ſoins de leur ménage. Il eſt peu avancé, quoiqu'il ſerve depuis longtemps, & qu'il ait bien fait ſon devoir, parce qu'il s'eſt tenu à l'écart, & que le mérite qui ne cherche pas à ſe produire eſt rarement démêlé : mais, ajouta-t-elle, j'ai penſé qu'une protection qui le feroit valoir, ſans qu'il s'en donnât la peine, lui ſeroit fort agréable : & ſi madame la ducheſſe du Maine juge à propos que

je lui faſſe parler, je ne doute point, par tout ce qui m'en eſt revenu, ſur les informations que j'ai faites, que la propoſition ne ſoit bien reçue de ſa part, & que ce ne ſoit pour vous une affaire des plus convenables. C'eſt un homme bien né, qui a peu vécu dans le monde, & n'en a point pris les vices. Il jouit d'une petite terre, cultivée par ſes ſoins, à deux lieues de Paris. Joint à cela, ce que lui vaudra la protection de M. le duc du Maine, vous ſerez l'un & l'autre fort à votre aiſe.

Pendant qu'elle me tenoit ce diſcours, il ſe préſenta à mon eſprit un tableau de la vie champêtre, dont le contraſte avec la mienne relevoit chaque objet, & m'en faiſoit admirer les graces douces & naïves. Je prenois alors du lait, & rien ne

me parut plus ſatisfaiſant que d'avoir des vaches ſous ſa main. L'orgueil des hommes prend ſoin de leur dérober les chétives circonſtances qui ont aidé à les déterminer dans les occaſions les plus importantes ; & ce n'eſt que par une recherche exacte & difficile qu'on les retrouve. Me voilà donc toute paſſionnée pour le nouveau genre de vie que je croyois mener.

J'approuvai qu'on parlât à madame la ducheſſe du Maine des vues qu'on m'avoit communiquées. Elles les goûta ; & il fut réſolu que, ſans me nommer, on propoſeroit à M. de Staal l'établiſſement dont il s'agiſſoit. Madame de Surl.... avoit un ami qui le connoiſſoit plus particulièrement qu'elle ne faiſoit ; on le chargea de cette négociation. La

propoſition fut bien reçue ; M. de Staal demanda pourtant quelques jours pour rendre une réponſe poſitive. Il vivoit avec ſes filles, dont il étoit parfaitement content, & vouloit leur faire agréer une belle-mère, dont le titre eſt toujours odieux. Il y trouva de la difficulté. Maîtreſſes dans leur petite cabane, accoutumées à tenir le ménage, elles craignirent que je n'en vouluſſe prendre le maniement, & m'emparer de l'autorité, objet de jalouſie dans les champs comme dans les cours. Mon peu de capacité & de goût pour ces ſortes de choſes, les m ttoit bien en sûreté ; mais elles n'en étoient pas informées. Elles cédèrent pourtant à l'inclination de leur père, qui entrevit une fortune sûre & facile dans ce qu'on lui offroit. Il ſongea ſenſément à donner

un objet fixe à des promeſſes générales. Il n'étoit que lieutenant d'une compagnie aux gardes, dont le capitaine, attaqué d'apoplexie, étoit depuis long-temps hors d'état de ſervir. Il demanda de remplir la place, quand elle viendroit à vaquer par ſa mort, qui ne pouvoit être éloignée; & pour préliminaire, le titre de commandant de cette compagnie, dont il exerçoit les fonctions depuis que le titulaire en étoit devenu incapable; promettant de conclure le mariage qu'on lui propoſoit, auſſi-tôt qu'il auroit reçu cette première grace, comme un gage aſſuré du reſte, qu'il vouloit bien attendre.

Ce fut-là le précis de ſa réponſe. Madame la ducheſſe du Maine l'approuva, & ne ſongea plus qu'à faire

agréer ſes vues à M. le duc du Maine. Elle lui expoſa toutes les raiſons qui lui faiſoient deſirer mon établiſſement, & les mit dans ce beau jour qu'elle ſait donner à ce que ſon eſprit affectionne. Mais lui, avec ſes adreſſes ordinaires, pour éluder ce qu'il n'avoit pas le courage de combattre, applaudit ſon deſſein en géneral, & propoſa d'autres gens, dont le conſentement étoit douteux, & les convenances moins certaines. Madame la ducheſſe du Maine ne prit pas le change. Accoutumée à ſes refuites, elle le ſuivit juſqu'à ce qu'elle l'eût atteint. Cela prit un long temps, pendant lequel on jugea à propos de me faire voir M. de Staal, & de me montrer à lui. L'entrevue ſe fit chez madame de

Surl... Il fut plus content de moi qu'il n'y avoit lieu de l'eſpérer. Je ne portai aucun jugement de lui à ce premier abord ; mais quelque temps après, je fus avec M. & madame de Surl... à ſa maiſon de campagne, où nous dînâmes. Le lieu, le repas, la compagnie, tout rappelloit la ſimplicité de l'âge d'or. Je trouvai une petite maiſon gaie & propre, par la blancheur des murailles ; il lui ſeyoit de n'être point meublée. Je n'ai pas fait tant de cas, par la ſuite, de cette eſpèce d'ornement. La volatille d'une baſſecour, la chair des troupeaux, les fruits du verger, couvrirent la table. Nos jeunes hôteſſes, comme au temps où l'on révéroit Jupiter hoſpitalier, préparèrent une partie des mets, nous régalèrent

galèrent de gâteaux & de fromages façonnés & ſervis par leurs mains. Je conſidérai avec plaiſir cette façon de vivre, ſi conforme à la nature, qui nous eſt devenue étrangère ; & je crus qu'elle me conviendroit. Je fus contente du maître de la maiſon, de ſon maintien, d'une certaine politeſſe non-étudiée, qui part du cœur, & annonce un caractère doux & bienfaiſant. En effet, c'eſt le ſien. Son ame exempte de toutes paſſions, va vers le bien par une pente naturelle, ſans être retenue ni détournée par rien. Il réſulte de ce calme inaltérable, une parfaite égalité d'humeur ; des vues ſaines, parce qu'elles ne ſont offuſquées d'aucun trouble d'eſprit ; plus de juſteſſe que d'abondance d'idées ; peu de diſcours, mais ſenſés ; enfin quel-

qu'un dont la ſociété ne peut incommoder ; auſſi incapable de faire naître l'engouement, que de donner du dégoût. Je ſentis confuſément tout ceci, que je démêlai par la ſuite ; & je trouvai un homme que la nature avoit placé où la raiſon ne ſauroit arriver. Nous eûmes une converſation après le dîner, dans laquelle on traita l'affaire dont il s'agiſſoit. M. de Staal témoigna la deſirer extrêmement, & néanmoins tint ferme à ne la conclure que lorſqu'il ſeroit muni du titre qu'il demandoit. J'approuvai cette ſage précaution ; & nous nous ſéparâmes contens l'un de l'autre. Quand je fus montée en carroſſe, il mit à mes pieds un petit agneau, le plus gras de ſon troupeau, qu'il me pria d'emmener avec moi. Cette galanterie

paſtorale me ſembla parfaitement aſſortie à tout le reſte.

Je rendis compte à madame la ducheſſe du Maine du ſuccès de notre voyage. Elle veut la prompte exécution des choſes qu'elle a imaginées : le délai de celle-ci lui fut déſagréable. M. le duc du Maine, qu'elle preſſa pour la condition exigée, fit de nouvelles difficultés. Il fallut attendre quelqu'incident qui donnât lieu à cette démarche : il n'en arrivoit point. Pendant ce temps-là, je découvris que le bien qu'on croyoit à M. de Staal appartenoit à ſes enfans, & qu'il ne me pouvoit procurer d'autre avantage que celui d'épouſer un homme de condition ; choſe à la vérité utile par rapport à ma ſituation, mais qui m'étoit d'ailleurs aſſez indifférente.

Nous allâmes à Anet : les diſtractions entraînèrent le ſouvenir de cette affaire. Je me gardai de le rappeller. Elle me parut ſi médiocrement bonne, que je ſouhaitai qu'elle s'oubliât tout-à-fait : car, chemin faiſant, je vieilliſſois toujours ; & le projet de me marier devenoit de plus en plus ridicule. J'étois dans cette diſpoſition, lorſqu'après notre retour d'Anet, vers le commencement de l'hiver, M. le duc du Maine dit à madame la ducheſſe du Maine : Le chevalier de Molondin vient d'avoir une nouvelle attaque d'apoplexie ; j'ai tiré ſur le temps pour nommer M. de Staal commandant de ſa compagnie ; cela eſt fait. C'étoit la ſeule condition qu'il eût exigée pour terminer l'affaire. Madame la ducheſſe du Maine m'envoya chercher,

afin de m'apprendre cette nouvelle, dont elle étoit ravie, & dont je fus confondue. Ce qui m'avoit plu de loin, changea de face en s'approchant. J'apperçus en un moment tous les inconvéniens qui, juſques-là, s'étoient dérobés à ma vue. Je m'étonnai de mon aveuglement : je ſentis en même temps l'impoſſibilité de reculer, après le pas qu'on venoit de faire ; & je tombai dans une eſpèce de déſeſpoir. L'agitation de mon eſprit, ou quelqu'autre cauſe, me rendirent malade. Je crus trouver dans la perte de ma vie la ſeule iſſue qui me reſtoit. Cette triſte reſſource me manqua : je guéris ; & il fallut ſubir le joug que je m'étois laiſſé impoſer. Nous allâmes à Paris ; je vis madame de Buſſy : elle goûtoit cette affaire, & tâchoit de

m'encourager ; mais j'aurois voulu du moins différer. Je fis d'inutiles efforts pour obtenir un délai, juſqu'après la campagne que M. de Staal alloit faire. J'eſpérois quelqu'incident qui pourroit dénouer mon engagement. La princeſſe dit que M. le duc du Maine avoit agi, que déjà le public parloit, & qu'il falloit finir. Pour dernière tentative, je lui repréſentai que n'ayant eu d'autre devoir que celui qui m'attachoit à elle, j'étois toute diſpoſée à m'en tenir à cet unique engagement : mais que, ſi j'en contractois un nouveau, je voudrois auſſi le remplir ; ce qui ſeroit incompatible avec l'aſſiduité que j'avois auprès d'elle ; que je la priois d'y penſer avant qu'il y eût rien de fait, pour ne me pas jetter par la ſuite dans

l'embarras de concilier des devoirs oppoſés. Elle me répondit qu'elle avoit bien prévu que je ſerois obligée de partager mon temps entr'elle & mon mari ; que j'en paſſerois une partie chez lui, & le reſte auprès d'elle. Je la priai que, pour peu qu'il lui en coûtât, elle n'en fît pas le ſacrifice à un établiſſement où je renoncerois ſans peine. Elle fut inflexible, & m'écouta ſi peu, qu'elle ne voulut jamais ſe ſouvenir dans la ſuite, ni de la repréſentation que je lui avois faite, ni du conſentement qu'elle avoit donné au partage de mes devoirs.

On paſſa le contrat, dans lequel la penſion que M. le duc du Maine m'avoit accordée depuis ma priſon, me fut aſſurée. Madame la ducheſſe du Maine me donna des habits.

La victime, liée & ornée, fut conduite triſtement à l'autel par madame de Chambonnas, dame d'honneur de madame la ducheſſe du Maine, & ramenée enſuite à ſon alteſſe ſéréniſſime : elle me reçut & m'embraſſa avec de grands tranſports de joie. Je fus enſuite chez M. le duc du Maine, à qui je dis ces paroles d'un pſeaume : *Suſcitans à terrâ inopem*, &c. J'y puis encore ajouter, lui dis-je, *qui habitare facit ſterilem in domo*, &c. Il nous donna de grandes aſſurances de ſa protection. Nous ne croyions pas le perdre ſi-tôt.

Tous ces devoirs accomplis, nous montâmes en carroſſe, M. & madame de Surl... M. de Staal & moi, pour aller dîner chez lui à Gennevilliers, où l'on avoit con-

ſenti que je reſterois quelques jours. Je m'arrêtai en chemin chez madame de Buſſy, qui étoit déjà fort mal: elle traînoit depuis long-temps une vie languiſſante. Malgré le triſte état où elle étoit, ſa joie éclata en me voyant. Elle me donna une belle tabatière, & toutes ſortes de marques d'une tendre amitié. Je la quittai avec un ſenſible regret, & ne la revis que mourante: cette triſteſſe, que j'emportai, ne contribua pas peu à me rendre mon nouveau ſéjour déſagréable. Mes belles-filles, qui apparemment s'étoient flattées que l'affaire ne ſe concluroit pas, fâchées de me voir arriver, diſparurent, au lieu de venir me recevoir. Elles n'avoient pas voulu ſe trouver à la cérémonie; ce qui m'avoit déjà annoncé leur diſpoſition à

mon égard. A force d'exhortations, on engagea l'aînée à ſe montrer : elle parut enfin d'aſſez mauvaiſe grace : je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir ; &, par beaucoup de prévenances, je tâchai de ſurmonter ſa méchante humeur, qui ſe diſſipa. La fille cadette parut ſur la fin du dîner, avec quelques mauvaiſes excuſes de n'être pas venue plutôt ; & tout prit une forme à peu près convenable, mais pas trop ſatisfaiſante. M. de Staal, chagrin du déſagrément de ma réception ; moi toute étonnée de me trouver mariée ; le déconcertement ſe répandit dans la maiſon, & la compagnie en prit ſa part. Elle étoit compoſée, outre ceux que j'ai nommés, de quelques amis particuliers qui nous avoient ſuivis.

Le lendemain de cette triſte journée, inquiète de la ſanté de madame de Buſſy, je voulus ſavoir de ſes nouvelles; & comme on ne m'en facilita pas aſſez promptement les moyens, j'allai dans ma chambre fondre en larmes. Un de nos hôtes vint me chercher; c'étoit celui qui avoit entamé à M. de Staal la propoſition de ſon mariage. Il fut fort affligé de me trouver dans cette déſolation, qui renfermoit confuſément différens objets. J'excuſai mon chagrin ſous divers prétextes, & réſolus de le cacher le mieux que je pourrois. Cependant M. & madame de Surl.... & leurs amis s'en retournèrent; je me trouvai encore plus embarraſſée quand je me vis ſeule & comme étrangère dans cette maiſon, que j'aurois dû regarder

comme la mienne. M. de Staal faiſoit de ſa part tout ce qui ſe pouvoit pour m'en rendre le ſéjour agréable; mais la première impreſſion ne pouvoit ſi-tôt s'effacer. J'y fus encore quelques jours; puis j'allai avec lui à Paris, attendre le retour de madame la ducheſſe du Maine, qui avoit été paſſer le carnaval à Seaux.

Elle revint bientôt après, & me témoigna beaucoup de joie de me revoir ſous ma nouvelle forme. J'eus tous les agrémens des dames de ſa maiſon, ſa table, l'entrée dans ſon carroſſe. Cependant je ſentis, dans une occaſion qui ſe préſenta, ſa répugnance à me montrer ſi près d'elle au grand jour. C'étoit le temps où le roi fait la revue des gardes Suiſſes. M. le duc du Maine lui dit qu'il falloit qu'elle y vînt, & me donnât

donnât ce ſpectacle. Elle y fut, & m'y fit aller avec madame de Surl.. dans un autre caroſſe que le ſien, où elle mit madame de Beſſ....., plus connue à la cour, d'où je jugeai que le ſacrement de mariage n'effaçoit pas les taches originelles comme celui du baptême.

A cette découverte s'en joignit une autre, qui me fit voir encore un plus grand mécompte. M. de Staal étoit retourné chez lui, où il avoit paſſé le carême; vers la fin il me manda qu'il devoit partir pour faire la campagne, immédiatement après pâques, & qu'il me prioit d'aller paſſer la ſemaine-ſainte dans ſa maiſon à Gennevilliers. J'en fis la propoſition à madame la ducheſſe du Maine. Elle l'écouta avec un étonnement mêlé d'indignation; & non

contente d'un refus abſolu, elle en répandit des plaintes très-amères, m'accuſa de la plus noire ingratitude & du plus inique procédé; comme ſi j'avois manqué à tout devoir envers elle, parce que j'avois voulu en rendre quelqu'un au mari qu'elle m'avoit donné. Je tâchai en vain de la faire ſouvenir de l'explication que j'avois eue d'avance à ce ſujet avec elle; tout étoit oublié, & fut nettement nié. Je vis alors que je n'avois fait que reſſerrer la chaîne que j'avois prétendu relâcher. Je fus d'autant plus outrée d'une contradiction qu'im en annonçoit tant d'autres, que j'avois ardemment deſiré ce moment de liberté, pour le partager avec madame de Buſſy, alors à la dernière extrêmité. J'allai à Seaux paſſer cette ſemaine que j'a-

vois deſtinée ailleurs. J'y appris quelques jours après la mort de mon amie. Ce fut le comble de ma douleur. Les marques d'amitié qu'elle me donna dans ſon teſtament ne ſervirent qu'à juſtifier mes regrets. Elle me laiſſa une jolie maiſon de campagne toute meublée, dont elle avoit fait ſes délices, & un diamant qu'elle portoit à ſon doigt. Ces gages de ſa tendreſſe me ſeront à jamais précieux; & le tendre ſouvenir d'une ſi parfaite amie ſera toujours auſſi préſent à mon eſprit qu'il eſt profondément gravé dans mon cœur.

Je n'ai connu aucune femme auſſi parfaitement raiſonnable, & dont la raiſon eut auſſi peu d'âpreté. C'étoit l'ame la plus ſenſible, & l'eſprit le plus réglé qui fut jamais. Tout étoit ſentiment

en elle, juſqu'à ſes penſées ; mais ſentiment dans un accord parfait avec les lumières les plus pures. Cette juſte harmonie la rendoit vive ſans être inégale, paſſionnée ſans violence, toujours animée, douce & ſenſée. L'exacte vérité, l'équité délicate, l'inviolable fidélité, la tendre & bienfaiſante humanité réſidoient dans ſon cœur : elles y étoient nées, & s'y maintenoient ſans efforts. Cette chaleur vivifiante, qui donne de la grace à tout, même aux défauts, ornoit ſes vertus, & la rendoit auſſi aimable qu'elle étoit eſtimée. Mais ce qui plus que tout le reſte, lui attachoit ſes amis, c'eſt qu'on trouvoit en elle la vraie & parfaite amitié, ſi ſouvent ſoupçonnée de n'être qu'une vaine idée. La con-

fiance qu'elle ſavoit inſpirer étoit celle qu'on a pour ſoi-même ; & volontiers on lui eût dit ce qu'on auroit eu peine à s'avouer : le tendre intérêt dont on la voyoit pénétrée, ſa vive attention à ce qu'on lui diſoit alloit juſqu'au fond du cœur, & en développoit les replis les plus cachés. La ſageſſe de ſes conſeils, ſa manière de les faire goûter, ajoutoit l'utilité aux charmes de la confiance qu'on avoit en elle.

La perte irréparable d'une telle amie, jointe aux chagrins que j'éprouvois d'ailleurs, me jetta dans un accablement qui acheva ma diſgrace. Je fis un voyage à Anet, où je n'eſſuyai que des déſagrémens. J'en rapportai l'unique ſatisfaction de voir, en paſſant à mon retour,

l'agréable hermitage qui m'avoit été donné, peu écarté de la route que nous faiſions : mais je ne pus m'y arrêter qu'une demi-heure. Ce ſimple coup d'œil me laiſſa un grand deſir de vivre dans cette paiſible retraite. De nouveaux malheurs traversèrent mon deſſein. M. le duc du Maine, qui juſqu'alors avoit joui d'une ſanté parfaite, fut attaqué d'un mal qui d'abord ne paroiſſoit rien, & qui fut bientôt déclaré incurable. Madame la ducheſſe du Maine, agitée des plus vives inquiétudes, me ramena toute à elle. Les ſoins & l'aſſiduité qu'exigeoit l'état du prince ſon mari, la tinrent une année entière à Seaux, dans une cruelle attente, pendant laquelle, ſans être rebutée par les horreurs d'une affreuſe maladie, elle remplit auprès

de lui tous les devoirs qu'il pouvoit attendre de ſa part. Elle alloit perdre un prince, le ſoutien de ſa maiſon, qui malgré ſa chûte, par ſon propre mérite, & par l'habitude où l'on étoit de le reſpecter, s'étoit conſervé une grande conſidération dans le monde & à la cour: prince ſoumis, par un aſcendant invincible, à toutes ſes volontés, dont elle retiroit de grands avantages, ſans perdre celui d'une entiere liberté.

Après d'inexprimables ſouffrances, le cancer qu'il avoit au viſage, lui ôta, l'une après l'autre, toutes les fonctions de la vie, enfin la vie même.

Sa mort fut auſſi chrétienne que douloureuſe. J'y vis la perte de toutes les eſpérances de fortune qui

m'avoient ſéduite. Elles eurent pourtant moins de part à mes regrets, que ſa perſonne digne de beaucoup d'eſtime.

M. le duc du Maine avoit l'eſprit éclairé, fin & cultivé ; toutes les connoiſſances d'uſage, ſpécialement celles du monde, au ſouverain degré ; un caractère noble & ſérieux. La religion, peut-être plus que la nature, avoit mis en lui toutes les vertus, & le rendoit fidèle à les pratiquer. Il aimoit l'ordre, reſpectoit la juſtice, & ne s'écartoit jamais des bienſéances. Son goût le portoit à la retraite, à l'étude & au travail. Doué de tout ce qui rend aimable dans la ſociété, il ne s'y prêtoit qu'avec répugnance. On l'y voyoit pourtant gai, facile, complaiſant, & toujours égal. Sa con-

verſation ſolide & enjouée étoit remplie d'agrémens, d'un tour aiſé & léger ; ſes récits amuſans ; ſes manières noblement familières & polies ; ſon air aſſez ouvert. Le fond de ſon cœur ne ſe découvroit pas ; la défiance en défendoit l'entrée, & peu de ſentimens faiſoient effort pour en ſortir.

Fin des Mémoires.

PIECES
QUI ONT RAPPORT
AUX MÉMOIRES.

LETTRES.

IL n'y a ici aucune des lettres du chevalier de Menil, parce qu'elles lui furent rendues lorſque je redemandai les miennes. Il me fit promettre, en les remettant entre mes mains, que je les lui garderois pour un temps plus favorable, dont il me flattoit encore. Enfin ces triſtes monumens d'un malheureux attachement, me devinrent plus chers quand j'eus perdu tout le reſte; & je ne pus me réſoudre à m'en défaire.

I. RÉPONSE.

28 *avril.*

O Vous, Apollon, mon voiſin :
Non pas Apollon médecin ;
Car, bien que preniez médecines,
Peu connoiſſez, je crois, la vertu des racines :
Mieux ſavez-vous tourner un compliment
En ſtyle doux, gracieux, ſéduiſant.
Pour vous répondre, il faudroit que ma muſe
Ne m'eût quittée, alléguant pour excuſe
Que ce ſéjour ne lui agréoit pas ;
Qu'on ne pouvoit y prendre ſes ébats.
Comme ſavez, muſes ſont libertines ;
Et celle-ci, toute des plus mutines,
Epouvantée à l'aſpect de ce fort,
Bien loin s'enfuit, & même court encor.

Je ne ſais quel ſecours vient s'offrir en
ſa place.
Il ſe préſente avec aſſez de grace :
Mais peut-être trop cher il vendroit ſa
faveur.
Mieux vaut me taire à mon grand
déshonneur.
Pourtant dirois-je encore quelque
choſe,
Si nous pouvions nous expliquer en
proſe.
Plaiſe à notre aimable patron
Nous laiſſer jaſer ſur ce ton.
Or quel danger dans ce commerce
nôtre,
Tant que ſerons ſi diſtans l'un de
l'autre ?
La voiſine à ſon bon voiſin ;
Jà ne faut-il employer d'autre ſeing.

II. RÉPONSE.

29 avril.

JE ſuis bien d'accord, mon voiſin,
De répondre chaque matin
A votre agréable miſſive ;
Puiſque vous êtes aſſez bon,
Pour vous contenter du jargon
Que m'a laiſſé ma muſe fugitive.
Reſte à ſavoir ſi notre confident
Sera toujours ſi complaiſant.
Jamais d'affaire plus honnête
Galant homme ne ſe mêla :
Mais cependant, malgré cela,
Préſentons-lui humble requête,
Et ne voulons que ce qui lui plaira.

La facilité avec laquelle je me livre à un commerce ſi galant, pourroit donner mauvaiſe opinion de moi, ſi ce n'étoit ſur la foi d'un bon

guide, & avec toute l'aſſurance que doit inſpirer la réputation avantageuſe des gens à qui l'on a à faire. Après cette légère excuſe, je vous dirai ſans façon que, ſi vous penſez à peu près ce que vous dites, je vous trouve fort heureux; & je loue l'adreſſe ingénieuſe avec laquelle, dans un ſéjour dédié à la triſteſſe, vous ſavez vous former des idées d'autant plus agréables, que rien ne les borne. Votre imagination en pleine liberté ſur mon compte, peut me ſuppoſer autant de charmes qu'il lui plaira, & je vous conſeille de ne les pas épargner. S'il arrive jamais que, changeant le point de vue, vous ſoyez forcé de me réduire à ma juſte valeur, vous ne regretterez alors l'opinion que vous aviez de moi, que

comme on regrette ces beaux ſonges bientôt effacés par les objets qu'offre le jour.

Quant à préſent, mon cher voiſin,
Sous le bon plaiſir de Mercure,
Suivons notre heureuſe aventure,
Attendant un nouveau deſtin.

III. RÉPONSE.

1^er^ *mai.*

J'Avois hier ſi peu d'eſprit,
Et ſi mauvais étoit l'écrit
Dont je voulus répondre au vôtre,
Qu'il ſera bon d'en faire un autre.
De plus, notre cher confident
Me montra ſur le ſoir une mine ſi ſage,
Que je n'oſai jamais propoſer le meſſage.
Ce ſont là les raiſons pourquoi
Vous n'avez pas oui parler de moi.

Bien qu'auſſi mal en train d'écrire,
Ne laiſſerai cejourd'hui de vous dire,
Que, ſi ne nous connoiſſons pas,
Ce ne doit être un embarras.
Non, croyez-moi; c'eſt au contraire
Ce qui ſied mieux à notre affaire.
En autre cas qui voudroit s'en mêler?
Si librement moi-même oſerois-je parler?

Au reſte, vous m'avez bien remiſe de la frayeur que je n'avois point, de votre galanterie. Je me tiens en lieu ſi sûr, que je ne craindrois pas le diable en perſonne; à plus forte raiſon, n'ai-je pas peur de ce qui eſt beaucoup moins effroyable. Quant à cette ſainte amitié que vous voulez admettre entre nous, c'eſt une créature ſi ſage & ſi meſurée, que je doute qu'elle veuille

entrer dans un commerce auſſi biſarre que le nôtre. Il eſt tel en effet, qu'on ne ſait quel nom lui donner, & moins encore quelle définition en faire. Entreprenez de le peindre, vous qui voulez des portraits, & rendez-le bien au naturel.

Rien que la franche vérité,
Ne peut être en droit de nous plaire;
Faiſons notre premier traité
De la dire, ou bien de nous taire.

IV. RÉPONSE.

1^er^ *mai.*

POUR répondre ſans préambule
Au ſujet de votre ſcrupule,
Je vous dirai, mon cher voiſin,
Que j'ai la même inquiétude
Que vous me marquiez ce matin.

Je crains que cette exactitude,
Que juſqu'ici nous obſervons,
Ne devienne une ſervitude,
Dont quelque jour nous nous plaindrons.
Il eſt cent façons de ſe plaindre.
Voyez donc, & ſur-tout gardez de vous contraindre.
Je ne décide point : je m'en rapporte à vous.
Je ſais bien que dans ce lieu ſombre,
Vos paſſe-temps peuvent être aſſez doux :
Que de ſa liberté devenu plus jaloux,
Parce que l'on n'en voit que l'ombre,
On eſt toujours ici prêt à ſe révolter
Contre tout ce qui ſemble y vouloir attenter.
Examinez en conſcience
Ce qui peut mieux vous convenir ;

Et rompons au plutôt notre foible alliance,
Si vous ſentez déjà qu'elle doive finir.
J'approuve au ſurplus la manière,
Auſſi-bien pour vous que pour moi,
Dont vous avez réglé l'envoi
De notre épître familière.
Quant à la charge du patron,
Il ne faut pas qu'elle vous gêne;
J'ai ſoin de lui payer ſa peine,
Autant & plus que de raiſon.

V. RÉPONSE.

2 *mai.*

DE l'ignorance du danger
Se forme ſouvent le courage.
Si je connoiſſois mieux à quoi ceci m'engage,
Peut-être plus n'y voudrois-je ſonger.

J'acheverai, s'il vous plaît, d'un ſtyle plus humain ; & je vous dirai que je ne trouve rien qui ſavoriſe tant notre commerce, que ſa ſingularité. Ç'en eſt une des plus grandes, d'être occupés l'un de l'autre, ſans nous connoître que ſur la foi d'autrui. Si cet avantage venoit à nous manquer, nous n'oſerions plus vivre ſi familièrement enſemble ; & cette liberté m'eſt ſi chère, que même je crains qu'à force de vous entendre, je ne croie vous avoir vu.

Nous penſons, vous & moi, bien différemment ſur cela, puiſque vous me demandez mon portrait, mais auſſi ne l'aurez-vous pas. J'aurois peut-être aſſez de peine à le faire. Je crois qu'on eſt trop près de ſoi, pour ſe bien voir. Je crois encore qu'on eſt rarement aſſez ſincère pour

ſe montrer tel qu'on eſt ; & je dois ajouter modeſtement que je courrois riſque de perdre cette eſtime précieuſe que vous m'offrez, & que je veux conſerver, n'en duſſé-je être redevable qu'à l'erreur.

Puiſque vous voulez compter pour quelque choſe la diſpoſition que j'ai à être de vos amis, je m'offre de bon cœur ſur ce pied-là, à condition que vous retrancherez des aſſurances que vous me donnez, l'exceſſive flatterie dont vous les aſſaiſonnez. L'amitié que vous connoiſſez ſi bien, eſt ſimple, vraie, naturelle ; quand vous voudrez, je vous ferai ſon portrait au lieu du mien, & vous verrez que je la connois auſſi.

Mais à propos de reſſemblance,
Je vous dirai confidemment,
Que, pour ombre, avez trop ſouvent
De gens vivans réminiſcence.

VI. RÉPONSE.

3 *mai.*

ON n'exprime guère ſes penſées, qu'on ne peigne ſes ſentimens, même ſans le vouloir ; & ces différens traits, quoiqu'épars, ſont aiſément raſſemblés par une main comme la vôtre. Suppoſé que notre commerce dure, vous me connoîtrez bientôt aſſez. S'il ne continue pas, vous n'avez que faire de me connoître. Cependant ſi c'eſt à moi plutôt qu'à vous que vous voulez devoir cette découverte, (qui, après tout, n'eſt

pas fort curieuſe) je veux bien vous donner quelqu'éclairciſſement ſur ce qui me regarde ; quoique j'aie toujours tenu pour maxime , qu'on ne doit ni ſe montrer , ni ſe cacher , mais ſimplement ſe laiſſer voir. Il eſt vrai qu'ici la plupart des regles générales ont beſoin de modification. Je veux donc bien vous parler avec plus de confiance que je n'ai coutume de faire. J'irai même juſqu'à vous avouer qu'on a ſouvent médit de mes ſentimens ; non qu'on m'ait jamais accuſée d'ignorer ou de négliger les devoirs de l'amitié , mais on a prétendu qu'elle faiſoit ſa réſidence plutôt dans ma tête , que dans mon cœur ; que je la connoiſſois par principes , & que je la ſuivois par regles. J'ai laiſſé croire , aimant mieux voir dans l'erreur

ceux qui tenoient de ſemblables propos, que de les déſabuſer à grands frais : car il eſt vrai, s'il faut tout dire, que j'ai été fort ménagère de cette eſpèce de bien ; mais comme on ſait, c'eſt rarement la misère qui donne le goût de l'économie. Quoi qu'il en ſoit, en voilà aſſez & trop ſur cela. Croyez-vous qu'il ne me reſtât pas auſſi bien des choſes à ſavoir de vous, avant que de prononcer les prétendus oracles que vous me demandez, comme à cette ſibylle qui n'avoit conſervé que la voix, & qui recevoit les demandes qu'on lui faiſoit ſur des feuilles volantes miſes à l'entrée de ſa noire ſpélonque ?

Vous avez bien fait de vous réduire à la proſe : je n'aurois pu autrement vous répondre. J'ai la tête encore ſi étourdie d'une violente migraine,

migraine, que tout ce que j'ai pu faire a été de barbouiller mon papier à tort & à travers. Adieu, mon voiſin. Trouvez bon que je vous nomme toujours ainſi, quelque langage que nous tenions.

VII. RÉPONSE.

4 *mai.*

JE voulois ajuſter mon thême
A votre jeu de corbillon :
Mais j'y mettrois plutôt une tarte à la crême,
Que d'achever ainſi tout mon diſcours en *on.*
J'aimerois beaucoup mieux faire un nouveau carême
Sans manger ni chair, ni poiſſon,
Réſoudre nombre de problêmes,
Et faire autant de théorêmes,

Que forcer mon foible poumon
A ſoutenir un même ton.
J'en ſens déjà ma face blême :
Je prononce donc anathême
Contre ce diable de jargon,
En faiſant un nouveau ſyſtème,
Je trouverai du moins la rime ou la raiſon.
Vous contez fort bien notre hiſtoire :
Mais j'en reviens encore à dire, comme Agnès,
Elle eſt fort étonnante & difficile à croire.
Qui pourroit deviner jamais,
En nous voyant occupés l'un de l'autre,
Recevant ſans ceſſe billets,
Vous de ma part, moi de la vôtre,
Que de nos jours nous ne nous ſommes vus,
Et moins encore entretenus ;

Que, par une rare prudence,
Nous remettions à faire connoiſſance,
Lorſque le ſuprême pouvoir
Nous auroit interdit à tous deux de nous voir?
Heureuſement notre vie eſt cachée:
Si quelque jour elle étoit recherchée,
Qui ne diroit de moi comme de vous:
Ces gens-là ſans doute étoient fous?
Qu'avoient-ils de bon à prétendre
De leur commerce preſque tendre?
Doutoient-ils qu'il ne fût ſuivi
De vive impatience, ou de mortel ennui?
Avec l'ennui du moins on rend bientôt ſon compte:
Mais quand l'impatience à ſon tour nous ſurmonte,
On ne ſe tire pas aiſément de ſes mains.
C'eſt en effet ce que je crains.

Cependant je pourrai bien dire,
Comme Médée : Entre divers partis,
Je vois le bon, je l'applaudis ;
Et toutefois je prends le pire.

VIII. RÉPONSE.

5 mai.

IL me ſemble, mon cher voiſin, que vous adoptez, ſur ce que je vous en ai dit, des jugemens pervers qu'on a faits de moi. Quoique vous me paroiſſiez mériter d'en être détrompé, j'aurois à me reprocher de prendre trop-tôt ce ſoin-là. Je laiſſe donc au temps, ſi temps y a, à vous mieux inſtruire. Continuons cependant de rire & de parler ; & même, ſi vous voulez, mêlons-nous quelquefois de raiſonner. Nous avons un ſi beau loiſir, que nous pouvons l'employer : d'ail-

leurs il eſt à craindre qu'à la fin honte ne nous prenne de ne dire que des fariboles.

La gravité de notre ſituation, la profeſſion de gens raiſonnables, la dignité de notre miniſtère, tout ſemble nous interdire un commerce trop badin. Ma penſée ſeroit donc que nous nous fiſſions part réciproquement de nos réflexions. Eh ! quelles réflexions ne fait-on pas dans ce ſéjour-ci ? Il n'y a ſortes de matières qui ne paſſent dans nos têtes vuides. Il en eſt quelques-unes qu'on pourroit arrêter ſur le papier. Cela demanderoit plus de ſuite que nos badinages ordinaires. Si ce projet vous plaît, je le ſuivrai volontiers, non pas avec notre régularité accoutumée; cela demanderoit un autre arrangement, & pourroit être entremêlé

de nos premiers amuſemens. Que vous en ſemble ? dites, avec cette franchiſe dont vous faites profeſſion.

IX. ET X. RÉPONSES.

Fragmens de Lettres.

6 & 7 mai.

Ce n'eſt point par humeur critique
Que de vos rimes j'ai médit ;
C'étoit ſimplement par dépit
De n'y pouvoir ajuſter ma réplique.

Je reviens au ſecond chapitre
Que traite votre aimable épître.
Il n'arrive que trop ſouvent,
Qu'on réfléchit quand il n'en eſt plus temps.
Eh quoi ! cette réflexion,
Où je ſemble m'être égarée,

Loin d'être encor prématurée,
N'eſt peut-être plus de ſaiſon.

Quand l'habitude joint la force
Au charme de la nouveauté,
Eſt-il temps de faire divorce
Avec le doux plaiſir dont on eſt enchanté ?

PARODIE.

QUE faiſiez-vous alors ? Pourquoi, ſans le voiſin,
Le patron, la voiſine ont-ils fait un feſtin ?
Pourquoi, trop enfermé, ne pûtes-vous ſur l'heure,
Pénétrer dans ces lieux où je fais ma demeure ?
Par vous auroit péri le quart de notre vin ;
Et mon foible cerveau ſe fût conſervé ſain,

Pour vous initier à ce nouveau myſtère,
Le patron auſſi-tôt vous eût armé d'un verre :
Mais non ; dans ce deſſein je l'aurois prévenu . . .

XI. RÉPONSE.

8 *mai.*

JE vous rendrai hiſtoire pour hiſtoire, & non fable pour fable ; car en vérité, mon voiſin, je ſuis très-incapable d'en faire une qui approche de la vôtre ; & ſi vous me voulez céder ſur la parodie, vous l'emporterez de beaucoup ſur l'apologue, métier infiniment plus difficile. J'ai été fort aiſe d'être inſtruite de vos occupations. C'eſt toujours un degré de connoiſſance, & il me ſemble que nous n'en devons négliger aucun. Ma vie reſ-

ſemble fort à la vôtre ; j'y mets pourtant un peu plus de variété, faute de pouvoir m'accommoder long-temps de la même occupation. Voici comme je m'y prends. Je m'éveille auſſi matin que vous ; mais je me leve plus tard, un peu par pareſſe, & en partie pour ne pas troubler le repos de l'infortunée compagne de mes aventures. Laſſe enfin de ſa tranquillité & de la mienne, je prends le parti de voir le jour. J'en donne, comme vous, les premiers momens à mes devoirs ; mais cela eſt fort court. Enſuite je fais quelque eſpèce de légères études ; ce qui me paroît plus attachant, & par conſéquent plus propre à diſtraire que la ſimple lecture. Au travers de cela vient quelquefois l'aimable patron, heureux

préſage pour le reſte du jour ; & nous prenons du thé : affaires le preſſent, il s'en va. S'il a du loiſir, & que le temps ne ſoit pas orageux, ſuit une promenade, qui ne ſe fait pas, comme la vôtre, dans la moyenne région de l'air. A propos, vous avez aujourd'hui marché terre à terre, à ce que l'on m'a dit. Je vous ai beaucoup regardé ; mais je vous aſſure que je ne vous ai point vu : & la raiſon, c'eſt que je ne vois point, ſi ce n'eſt de bien près. Si j'en juge par vos obſervations, vous ne voyez guère mieux. Je m'en conſole ; notre affaire n'en ira pas moins bien. Je reprends la ſuite de mon récit, auſſi peu intéreſſant que la digreſſion. De retour de la promenade, plus ſouvent ſans y avoir été, il eſt queſtion d'une eſ-

pèce de coëffure & d'habillement négligé, comme de raiſon, vu le temps qui court. Cela ne laiſſe pas que d'être long : car toute femme s'adonne volontiers au ſoin de ſa perſonne, quelque peu d'uſage qu'elle en faſſe. Enfin vient le dîner : & nous dînons, cette honnête fille dont je vous ai parlé & moi, l'une & l'autre aſſez ſobrement. Je n'ai pas enſuite, comme vous, le plaiſir de prendre du café, ſi ce n'eſt les jours de migraine. Je l'aime, & je l'ai proſcrit, parce qu'il trouble mon repos, c'eſt-à dire qu'il m'empêche de dormir : & je n'ai encore rien trouvé, en fait de plaiſir, qui vaille le ſommeil. C'eſt vous donner de moi une idée bien groſſière : qu'y faire ? Je vous ai voué une entière ſincérité ; je ne me ſuis engagée

qu'à cela. Me voici encore écartée de mon propos. J'en étois à la triſte partie de piquet qui ſuit immédiatement mon dîner. C'eſt bien ici qu'on s'accoutume à tout ; puiſque je m'y ſuis familiariſée avec le jeu & l'ouvrage, que je n'avois jamais pu ſouffrir. J'ai fait, auſſi-bien que vous, de la tapiſſerie avec une ardeur incroyable, & une admiration infinie de la providence, qui, deſtinant la plupart des hommes au travail des mains, avoit ſu leur en faire une occupation ſi agréable, & ſi propre à les diſtraire des malheurs de leur condition. Charmée d'avoir découvert cette reſſource que j'ai crue infaillible contre l'ennui, je le défiois de m'aborder ; mais ce bel enthouſiaſme a fini tout d'un coup.

Il

Il a fallu ſubſtituer à la tapiſſerie un autre chiffon d'ouvrage, qui commence à baiſſer ; & j'ai trouvé qu'en fait d'amuſemens, la diverſité ſeule empêche le dégoût. J'en ſuis revenue à la lecture, que je rends diverſe autant qu'il me plaît ; auſſi ſoumiſe à mon goût, en ce qui regarde mes plaiſirs, que je crois le devoir être à la raiſon ſur les choſes de ſa compétence. Reſte à vous parler de ma chate, pour vous donner une entière connoiſſance de mes affaires domeſtiques. Elle fait un perſonnage conſidérable dans notre ſociété. Ce n'eſt ni ſa gentilleſſe, ni ſon attachement qui font ſon mérite : elle n'a ni l'un ni l'autre. Cependant elle m'eſt aſſez chère, ſans que je ſache ni comment, ni pourquoi. Mais

c'eſt trop abuſer de votre loiſir & du mien, que de vous faire de pareils contes. J'en obtiendrai du moins un déſaveu de votre part ſur mon prétendu laconiſme. Adieu, voiſin. Votre voiſine commence à radoter.

XII. RÉPONSE.

9 Mai, mardi au ſoir.

PARLER & ne point voir, ou bien
voir & ſe taire,
Le choix en général eſt difficile à faire :
On ne peut ſur ce point axiôme établir.
S'en rapporter aux occurrences,
Des cas divers peſer les différences,
Eſt le moyen de n'y faillir.

Quant eſt d'expliquer les manières,
Le train que prennent les affaires

Qui ſe paſſent parmi les dieux,
J'ai ſur cela peu de lumières :
Et d'ailleurs vous n'en ſeriez mieux :
Quand verriez à fond leur pratique.
Il nous faut toute autre rubrique.
En purs eſprits ceux-là ne vivoient pas.
Bien nous viendroit, pour réſoudre le cas,
De connoître au vrai les uſances
Des céleſtes intelligences.
Or ne crois tout de bon qu'habitude s'exerce
Si volontiers en leur commerce.
J'en pourrois alléguer maintes bonnes raiſons,
Si n'en avois encor meilleures pour les taire.
Vous en ferez aiſément le ſommaire :
Et ſur ce, voiſin, finiſſons :
Car voici choſe plus étrange,
Et qui ne ſent pas trop ſon ange.
Tantôt, ne ſais ni pourquoi, ni comment,

Un bruit s'eſt fait dans votre appartement,
Qui, parvenu juſqu'à votre voiſine,
Grande frayeur la prend ſoudain
Du décamper de ſon voiſin.
La voilà donc qui s'imagine
Que déjà bien loin il chemine.
Auſſi-tôt de s'en affliger;
Point ne s'aviſe de ſonger
Qu'elle en dût avoir allégreſſe.
Elle ſe livre à la triſteſſe,
Et ne peut ſon trouble calmer,
Qu'elle n'ait vu ſon voiſin renfermer.
Ceci n'eſt rien moins qu'une fable;
C'eſt un récit très-véritable
Qui dépeint bien un mauvais cœur.
Cependant, quoi qu'en puiſſiez dire,
Puiſqu'on ne veut vous induire en erreur,
J'ai cru qu'au long je devois vous l'écrire.
J'aurai du moins l'ame en repos,
Quand vous ſaurez tous mes défauts;

Et ſi me laiſſez votre eſtime,
La tiendrai lors pour un bien légitime.

XIII. RÉPONSE.

11 *mai.*

Tout d'abord je répondrai au dernier article de votre lettre, afin que vous ne diſiez plus, auſſi injuſtement que vous faites, que je ne réponds pas ; car à quoi n'ai-je pas répondu ? Vous êtes curieux de ſavoir ce qui cauſoit ma gaieté hier au ſoir : le voici. Le cher ami inopinément vint ſouper avec moi ; notez que c'eſt mon heure. Le matin ordinairement je ſuis ſérieuſe ; l'après-dîner de mauvaiſe humeur, & gaie ſur le ſoir. Ceci ne vous donnera pas une idée avantageuſe de l'égalité de mon ame. Je m'en

dédommage par la preuve de ſincérité. Voyons le reſte. Mais quel eſt-il ? car, en vérité, je ne ſais ce que vous demandez. Quelle je ſuis? Je vous l'ai dit, ou peu s'en faut; & puis à quoi bon le tant ſavoir? Pour l'uſage que vous pouvez faire de moi, ne vous ſuis-je pas meilleure ſur le pied de la charmante Dulcinée du Toboſo, que vous pouvez façonner à plaiſir, que plus exactement connue? C'eſt ne pas ſavoir profiter de ſes avantages, que de s'interdire les égaremens de ſon imagination dans un lieu où ſeule elle ſe peut égarer.

Si j'ai bien compté vos queſtions, vous demandiez encore quel eſt le pouvoir de l'habitude, & en combien de temps elle ſe contracte parmi de certaines eſpèces, comme

pourroit être la nôtre ? Si vous êtes ſi curieux de le ſavoir, je vous ſatisferai. Mais, comme il n'y a de bons ſyſtêmes que ceux qui ſont fondés ſur l'expérience, vous trouverez bon que j'en faſſe une avant que de vous répondre. Si les frais vous en ſemblent conſidérables, vous ne vous en prendrez qu'à vous, qui l'aurez ſouhaité. Pour moi, j'y mettrai pour ma vade ce qui ſera néceſſaire. La connoiſſance d'une vérité paie bien la perte d'un plaiſir. Adieu donc, mon voiſin, juſqu'à ce que je trouve impoſſible de ne vous pas donner le bon jour.

XIV. RÉPONSE.

Samedi 13 mai.

SI vous n'y prenez garde, vous allez devenir un véritable poëte. Vers de toute eſpèce, en ſtyles différens, fictions ingénieuſes, &c. enfin cela va le mieux du monde, pourvu que ce ne ſoit pas au détriment de votre raiſon; car comme bien ſavez, poëtes ſont ſujets à des accès de folie, & je commence à appercevoir quelques petits égaremens de votre part. C'en eſt un, par exemple, de vouloir que je vous ſatisfaſſe ſur toutes les queſtions que vous me faites. C'en eſt un autre, de ne pas prendre le ſens de mes réponſes; ou plutôt, c'eſt un trait de mauvaiſe foi, car

vous entendez de reſte. Peu s'en faut que je ne vous querelle ; & il entre, dans cette diſpoſition, un peu de méchante humeur, dont je ne ſais pas la raiſon. Cherchez-la, ſi vous voulez. Il ne ſera pas dit que, ſeule, j'expliquerai toujours les événemens qui arrivent entre nous. Celui d'hier m'a fort déroutée. Il me ſemble qu'en ôtant de notre commerce ce qui en faiſoit la principale ſingularité, on en a détruit l'aiſance ; & je ne ſais plus véritablement comment je dois traiter avec vous. J'ai penſé mettre, au commencement de ma lettre, un grave *monſieur*. Du moins n'ai-je pas le courage de vous appeler familièrement mon voiſin, comme ci-devant. Je ne ſuis aſſurée que dans l'obſcurité ; ce qui fait voir

que je ne crains pas les eſprits.

Or, pour me tirer du préſent embarras, je paſſe à l'article de la mauvaiſe ſanté que vous traitez dans votre lettre, & qui eſt de miſe partout. Si vous ne me tenez que par là, vous ne me tiendrez pas long-temps; car mes maladies ne ſont pas de durée, ſi tant eſt qu'on puiſſe appeler maladies ce qui ne mérite que le nom de légères incommodités. Enfin, ſi vous trouvez que ce ſoit un défaut de n'être pas aſſez mal-ſaine, (car chacun a ſon goût) je vous en fais mes très-humbles excuſes. Il faut tâcher cependant de vous accommoder de moi telle que je ſuis. Vous n'êtes pas en état de choiſir. Lors de la réſurrection, vous pourrez reprendre vos inclinations naturelles, en vous défai-

ſant du corps phantaſtique dont les ombres ſont revêtues. Quant au terme cabaliſtique dont vous demandez mon avis, je ne ſuis pas plus initiée à la cabale que vous. Je crois pourtant que c'eſt bien dit. En ſuivant votre lettre, me voilà à peu près arrivée à la queſtion principale. Vous craignez que je n'y faſſe une réponſe équivoque, ſelon les privilèges de ma prétendue patrie.... Non, je n'y répondrai point du tout. Vous remarquerez, ſi vous voulez, que la réticence, figure de rhétorique, donne plus de force au diſcours, que l'expreſſion qu'elle ſupprime. Revenons à cette patrie conteſtée entre nous. Je ne veux point me faire d'affaires avec les gens de l'autre monde, ni de celui-ci. Ce n'eſt

point par mépris que je la déſavoue. Je ſuis bien éloignée de la mépriſer ; c'eſt d'elle que je tiens ce que j'ai de meilleur, qui eſt l'éducation. J'y ai paſſé ma vie ; il ne m'a manqué que d'y naître. Or, je ſuis née à Paris, après avoir été fabriquée en Angleterre ; & c'eſt peut-être parce que je tiens de ces trois climats, que je ſuis aſſez difficile à définir.

Queſtion que vous ne me faites pas, à laquelle je vais pourtant répondre : (tant je réponds bien aujourd'hui) d'où vient ma belle humeur le ſoir ? C'eſt parce que j'attrape la fin d'un jour, & que c'eſt autant de fait. Vous croirez peut-être que j'ai gagné cette façon de penſer depuis que je ſuis ici. Non, je l'ai toujours eue : ce qui prouve

que mes jours n'ont jamais été bien ſereins. Mais vous n'avez que faire de ce diſcours lamentable. Voyons la ſuite. Vous demandez ſi j'ai encore du papier ? Oui : mais je le ménage, ayant toujours peur d'en manquer. Reſte à vous dire, ſur l'expérience que je vous avois propoſée, qu'il falloit ſuſpendre notre commerce d'écriture, pour juger certainement combien nous y tenions. Il ne me paroît pas, par l'uſage que vous avez fait de mon avis, que vous l'ayiez approuvé. Je ne m'y obſtine pas ; quitte pour ignorer où nous en ſommes. J'ai dit. Non, j'ai encore à dire pour réponſe à la lettre d'hier : Reliſez la quatrieme ſcène du premier acte de l'*Avare ;* & demandez pardon à genoux, d'avoir manqué l'appli-

cation. Demain, que ce jour ſera long !

XV. RÉPONSE.

Dimanche au ſoir 14 mai.

POUR me dépiquer de l'abſence du cher patron, je veux vous écrire une ſeconde lettre, & la rendre ſi tendre, qu'il en puiſſe être piqué lui-même. Cela lui apprendra à voyager, & vaudra mieux que l'air déconcerté que je pris hier hors de propos, & comme s'il y avoit rien de ſérieux dans tout ce que nous diſons.

Pour commencer ſur ce ton-là, je vous dirai que je ne puis plus trouver la fin des jours ſans vous; c'eſt-à-dire, ſans vous écrire, & ſans vous lire : car nous n'avons pas

l'uſage de voir, qui pourtant me ſemble de quelque conſidération. Pour vous, vous le comptez pour ſi peu, que, lorſque vous faites tant que de vous manifeſter, c'eſt dans un point de vue, où, ſans un téleſcope, il n'eſt pas poſſible de vous appercevoir. Je vous le pardonne; mais je ſais qui ne vous le pardonneroit pas, s'il avoit droit ſur vous. On trouveroit bien d'autres reproches à vous faire; auxquels peut-être vous ne comprendriez rien. Ce ſont ordinairement les choſes les plus claires, & qui devroient être les plus intéreſſantes, que vous avez ſoin de ne point entendre. Je ne ſais ſi c'eſt ma faute; du moins n'eſt-ce pas celle de l'écriture, qui en elle-même, eſt auſſi propre que la parole pour expri-

mer ce qu'on penſe, non pas à la vérité pour le perſuader ; car la parole eſt ordinairement accompagnée de témoins qui certifient ce qu'elle avance ; & le papier, comme l'on dit, ſouffre tout. Enfin ce n'eſt pas de perſuaſion dont il s'agit entre nous. Pourvu que nous nous entendions, c'eſt aſſez. Si au moins vous ne m'entendez pas aujourd'hui, je vous renonce. J'irai conter mes ennuis aux échos. Mais je ne ſonge pas qu'ils ſont trop indiſcrets pour qu'on les ſouffre ici, & que je ne dois pas m'attendre à la douceur de leur entretien.

Qu'avez-vous fait tout le jour ? Avez-vous ſu du moins vous ennuyer ? La célebration de la fête vous a empêché de travailler ; & ne fut-ce que par néceſſité, vous

avez dû penſer à votre voiſine. Si pourtant ce n'eſt qu'au défaut de la tapiſſerie, je la plains, d'autant plus que je ſais qu'elle quitte ſes occupations les plus chères pour s'occuper de vous. Que dis-je ? elle n'imagine plus qu'il y en ait d'autre pour elle. Eh bien ! cela n'eſt-il pas tendre ? Qu'en dites-vous ? C'eſt dommage que l'harmonie poétique n'ait achevé d'y donner de la grace. Mais pour comble de malheurs, l'ombre de ma défunte muſe, qui avoit bien voulu s'aſſocier à la mienne, (d'ombre à ombre, il n'y a que la main) eſt diſparue depuis quelques jours. Je tâcherai, à force d'évocations, de la faire revenir. En attendant, contentez-vous de mon langage tel qu'il eſt.

XVI. RÉPONSE.

Lundi matin 15 mai.

Ne ſais de quelle humeur fut hier
le patron.
Onc ne voulut le ſoir vous porter d'écri-
ture,
Dont je reçus très-grieve bleſſure.
Or s'il ſe prend de contradiction,
Si bien fera, qu'aimetai tout de bon.

Vos injuſtes ſoupçons m'ont offenſée ſans me déplaire. Quand vous n'entendriez pas ceci, vous n'auriez pas grand tort. Je ne le crois pas intelligible, du moins à l'eſprit. Enfin je vous pardonne de bon cœur : pardonnez-moi de même, ſi je vous ai inquiété. Il eſt vrai, mon cher voiſin, que ce n'a pas été tout-à fait ſans deſſein ; & je

veux bien vous avouer que je ne néglige pas de mettre un peu d'art, mais non d'artifice, dans ma conduite, juſqu'à ce que je ſache bien à qui j'ai à faire. Je crois que cela peut être permis, ſur-tout dans des circonſtances où l'on eſt peu à portée d'éclaircir autrement des difficultés intéreſſantes. Il me reſteroit aſſez de choſes à vous dire ſur ce point, quoique vous ſembliez douter qu'il fourniſſe la matière d'une réponſe. Je les ſupprime, comme trop ſérieuſes.... Je ne dois pas oublier que nous avons un tiers à divertir (ſoin qui m'eſt très-cher). Je paſſe donc à la queſtion qui termine votre lettre.

Si je ſuis ſenſible à l'attachement, & aux bons procédés des ombres ? Soit ombres, ſoit vivans,

je priſe infiniment le mérite, & ſuis très-touchée de ce qu'on penſe pour moi. J'ai fait mon devoir à cet égard en l'autre monde, & m'en acquitterai bien en celui-ci. Mais, s'il faut tout dire, il y a une eſpèce de rétribution, qui n'eſt ni l'eſtime ſimple, ni la reconnoiſſance courante, ſur quoi je ne ſuis pas de facile compoſition. Je n'ai jamais été bien convaincue que je la duſſe ; & je n'ai point manqué de raiſon pour m'en diſpenſer. Je parle du temps paſſé, dont vous me rappelez le ſouvenir.

A ce propos ſe joindra tout naturellement la réponſe d'une queſtion que vous faiſiez il y a quelques jours ; ſavoir, s'il eſt de véritables amis à la cour ? Voici ce que j'en penſe. La plupart des gens

qui habitent ce pays-là, ſemblables à des automates, n'agiſſent que par reſſorts ; déterminés toujours par un principe qui eſt hors d'eux, ils ne connoiſſent pas même l'impreſſion du ſentiment, bien loin d'en ſuivre les mouvemens. Quelques-uns cependant ne laiſſent pas de porter un maſque d'amitié, dont les traits, meſurés au compas, ſont de la dernière régularité, & tellement fixes, qu'ils ne reçoivent point ces variations qui affectent ſouvent ceux du viſage ; en quoi ils ſont faciles à diſtinguer : car il n'appartient à rien de ce qui eſt naturel d'être inaltérable ; & c'eſt ne pas connoître la nature du ſentiment, que de prétendre qu'il ſoit toujours égal à lui-même. Pour revenir, (car je m'écarte) une ſeconde eſ-

pèce de gens ſe trouve au lieu dont nous parlons, qui, n'étant pas tout-à-fait infectés de l'air qu'on y reſpire, ſont capables de quelque ſorte d'attachement, ſubordonné cependant au principe qui les domine. Leurs ſentimens ne ſont pas abſolument mépriſables; mais je crois que c'eſt bien fait de ne les payer qu'avec poids & meſure. Au ſurplus, il ſe trouve dans tous les lieux du monde certaines ames privilégiées, qui ne participent en rien aux vices de leur nature; & toute thèſe générale (comme on dit) ſouffre exception. Bon ſoir, mon cher voiſin. Je ſerai fort aiſe demain d'apprendre de vos nouvelles.

XVII. RÉPONSE.

Mardi 16 mai.

DE tous les talens que vous me donnez, je n'accepte que celui de vous bien entendre; & quoique vous vous prétendiez obſcur, je n'en rends nulle grace à mon intelligence. Comment ne vous entendrois-je pas? Je ſavois d'avance ce que vous aviez à me dire, & j'y avois même en partie répondu, comme vous l'aurez pu voir. Reſte à vous ſatisfaire ſur les queſtions incidentes qui ſe rencontrent dans votre lettre. D'abord ſe préſente l'article de l'amour-propre, dont vous vous excuſez, comme ſi vous croyiez bonnement qu'on en pût avoir d'autre. Je ne vous ſouffrirai

pas ces enfances-là, mon voiſin; & ſi vous prétendez que je vous mene, attendez-vous d'aller grand train. Je profeſſe une ſecte où l'on voit les choſes telles qu'elles ſont : nous n'embelliſſons pas les objets pour avoir le plaiſir de les admirer. Et quoi qu'on puiſſe débiter du détachement de ſoi-même, j'ai pour premier article de ma croyance qu'on n'aime que ſoi. Ceux mêmes, s'il en eſt, qui ſe tuent pour ce qu'ils croient aimer, n'aiment qu'eux; & tous les différens attachemens ne ſont que des manières de s'aimer ſoi-même. Ne faiſons donc nul ſcrupule ni façon de l'avouer, puiſque cela ne peut être autrement. Je vous avancerai bien d'autres propoſitions dures, dans le courant de notre ſociété. Je ne vous demande

pas

pas une foi aveugle. Quand vous ne ſerez pas diſpoſé à croire, je prouverai, ſi je puis. Votre citation imparfaite eſt de l'*Alcibiade* de Campiſtron. Je ne rétablis point le paſſage, ne croyant pas que vous ayiez eu deſſein de le citer tout entier. En fait de comédie, je ſais tout ce qui ſe peut ſavoir. C'étoit autrefois mon bréviaire. Je poſſede auſſi les opéras ; belle littérature ! & ne me trouve aucune parité avec Cybèle, s'il ne m'arrive un jour de rencontrer quelque Sangaride en mon chemin. Mais je tâcherai d'y mettre bon ordre. Quoique je me pique d'éclaircir les difficultés, je ne vous célerai point qu'il y a un endroit de votre lettre que je n'ai pu entendre. C'eſt peut-être celui que vous n'entendez pas vous-

même : en ce cas, à qui avoir recours ? C'eſt où vous parlez de téleſcope, de prudence, de ſcrupule, de fidélité, d'indulgence, de gens timides. Qui ſont-ils, ces gens-là ? Je vous déclare que je ne m'en accommode point. Dites donc ce que vous voulez dire ; ſi je ne me ſouciois pas de le ſavoir, je ne vous le ferois pas répéter.

Je ne ſais qui a raiſon, de vous ou de moi, ſur l'affaire du ſoir. Nous examinerons cela plus à loiſir. Le livre doré ſur tranche, dont vous êtes en peine, eſt un Virgile que je n'entends point, ne vous déplaiſe. Pourquoi donc le lire ? J'eſpérois d'en attraper quelques mots ; mais bientôt j'y renoncerai ; car avec cette grande connoiſſance de langues que vous me ſuppoſez,

le françois eſt tout ce que je ſais. Pas un mot d'italien : pour le grec, je le révère auſſi-bien que l'hébreu, dont je m'étonne que vous ne m'ayiez pourvue pendant que vous étiez à même. Eſt-ce ſur ma phyſionomie que vous m'avez jugée ſi docte ? Car je me flatte que vous ne m'accuſez pas d'ailleurs de faire la ſavante. Mais voici bien autre choſe : ma voix vous a enchanté, dites-vous. Vive dieu, ſeigneur chevalier, diſoit Sancho à ſon maître, quand je vous vois ſoutenir qu'un baſſin de cuivre eſt un armet d'or, je ne crois plus rien de toute votre chevalerie. Au reſte, le cher patron ſe plaint de l'abſence de nos muſes. Qui ſont les impertinens qui ont effarouché la vôtre par des diſcours ſi mal fondés ? Pour la mienne,

elle a décampé ſans dire ſes raiſons ; mais je les devine à peu près. Quoi qu'il en ſoit, faiſons revenir ces folles-là ; & duſſent-elles arriver eſtropiées, ne laiſſons pas de les faire marcher. Bon jour, mon très-aimable voiſin. A demain, choſe nouvelle.

XVIII. RÉPONSE.

17 mai.

IL y a plaiſir à vous faire des remontrances ; vous avez profité à merveille de celle du cher patron. J'ai lu votre lettre tout courant. Cependant, comme j'ai grande pitié des gens qui ſe corrigent, parce que je crois toujours qu'il en coûte beaucoup, je vous prie de ne vous point contraindre ; & je vous aſſure

que je lirai bien votre écriture, quelle qu'elle puiſſe être. Pour le reſte, vous n'en devez pas être en peine. Je le ſuis un peu de l'opinion que vous avez de l'affinité qui ſe trouve entre l'art & l'artifice. J'eſpère vous en faire revenir. Le premier n'eſt qu'une méthode d'employer le vrai ; & l'autre uſe du faux. Au ſurplus, on n'avoue l'art que quand on a renoncé au deſſein de s'en ſervir. Ainſi ne ſoyez pas en peine du mien. Ceci pourroit s'étendre & ſervir à diſcourir, ſi nous n'avions choſes plus intéreſſantes à dire ; mais vraiment nous n'en manquons pas, & l'affaire du jour fournit de reſte à notre converſation. Le récit naturel que vous me faites m'a charmée, (j'en atteſte la vérité) parce que je n'y ai rien trouvé qui

ne fût abſolument dans l'ordre du ſentiment. J'ai été affectée du même événement avec quelques différences ſemblables à celles qu'un même vent reçoit de la diſpoſition des terres qui le réfléchiſſent. Et pour vous faire comprendre ce que j'ai penſé dans ce moment-là, il faut que vous ſachiez ce que je penſois auparavant. Quand j'ai abordé en ce pays-ci, la perte des choſes qui m'étoient connues, dont quelques-unes m'étoient chères ; l'ignorance de ce que j'allois trouver ; la révolte du ſentiment renforcé du préjugé, contre un genre de vie oppoſé aux inclinations les plus naturelles, m'ont cauſé quelque trouble, peu apparent à la vérité ; mais enfin je l'ai ſenti. J'en ſuis revenue en peu de

temps. J'ai examiné ma ſituation ; j'ai peſé, dans les balances les plus juſtes que j'ai pu me former à moi-même, le bien & le mal de mon état ; & j'ai trouvé les poids aſſez égaux pour former l'équilibre. Il eſt vrai, ſi vous voulez ſavoir le détail de l'opération, qu'il a fallu travailler ſur ces mêmes poids pour les mettre en proportion ; retrancher des uns ce que l'opinion, l'inaccoutumance y ajoutent ; charger les autres, par anticipation, des effets de l'habitude jointe à un peu de courage. Cela fait, je me ſuis trouvée tranquille. Enſuite, agrémens, ſur leſquels je n'avois point compté, ſe ſont préſentés, & ont mis de la douceur dans cette tranquillité, d'abord inſipide. Voilà donc l'état préſent, ſi mieux n'eſt ;

la bagarre n'a rien dérangé. Ce n'eſt pas que je ne voie ſur cela à peu près ce qui s'y peut voir. Je connois les ſujets d'inquiétude ; mais je ne les prends pas volontiers. J'eus dans le premier moment, auſſi-bien que vous, quelque penſée que je pourrois être de la partie. A telle penſée ſe ſont joints des ſentimens. Ceux-ci furent tellement mêlés, que je ne pus diſcerner lequel dominoit, & je ne le ſais pas encore. Je penſai à vous, & je n'eus point la généroſité de ſouhaiter qu'il vous arrivât mieux qu'à moi. Si vous avez ſenti autrement, je vous en révère, & ne vous en aime pas mieux ; car les façons de penſer les plus ſimples & les plus naturelles, ſont celles qui me plaiſent davantage. L'hé-

roïſme du ſentiment eſt une belle choſe ; mais je n'y crois point, ſi ce n'eſt que je le regarde comme une production de l'imagination, que le cœur ſans ceſſe déſavoue. Ceci pourra bien gâter le magnifique portrait que vous avez fait de moi ; mais en fait de portrait, il vaut mieux que la figure ſoit imparfaite, que la reſſemblance.

Au reſte, le cher ami m'a dit tantôt que vous nous taxez l'un & l'autre de vous avoir vilipendé. Nous ſommes aſſez honnêtes gens pour n'attaquer que ceux qui ſont bien en état de ſe défendre ; & vous avez tant de reſſources contre la plaiſanterie, qu'il eſt très-permis de ne vous pas ménager. Enfin il faut vous faire à la fatigue, ſi vous n'y êtes déjà fait. Je vous

garantis que vous la ſoutiendrez bien. Et ſur ce, je prie dieu, mon voiſin, qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

XIX. RÉPONSE.

18 *mai.*

OH bien! ma muſe eſt plus rétive que la vôtre; invocations, évocations n'ont pu la faire revenir. L'émulation que lui devroit inſpirer ſa voiſine muſe qui ſe rend de ſi bonne grace, tout cela ne ſert de rien; & je ne ſuis pas d'avis, pour ce qu'elle vaut, de la rechercher plus long-temps. Revenons à nos raiſonnemens bons ou mauvais. Nous ne ſommes pas loin de compte ſur la queſtion de l'amour-propre: car ce que vous nommez ainſi, je l'ap-

pelle vanité, ou intérêt, ſelon les rapports. Nous ſommes d'accord ſur le fond, puiſque vous convenez que tout ſentiment a pour principe l'amour de ſoi-même. Ajoutez que toutes les affections particulières ne ſont que les eſpèces compriſes ſous ce genre; & nous ne diſputerons point.

J'ai vu avec un extrême plaiſir le récit de vos inquiétudes ſur mon départ. Je vous fis paroli le ſoir de votre frayeur du matin. Enfin, comme la crainte de vous perdre eſt le ſentiment le plus décidé que j'aie ſur votre compte, je ſuis ravie de ſavoir que vous y répondez. Il eſt vrai que des gens qui voudroient troubler notre ménage, diroient: cela s'appelle aimer mieux le voiſinage que le voiſin. Mais,

après tout, il faut ſe rendre juſtice : vu nos moyens, n'eſt-ce pas aſſez pour nous de nous chérir de la ſorte? Quant à ce que vous dites ſur l'obligation, que je puis nier ſuivant mes principes, cela ne fait rien à l'affaire : pourvu que l'on paie bien, qu'importe que ce ſoit ſur le pied de dette ou de gratification?

La docilité avec laquelle vous offrez de vous laiſſer conduire, eſt d'autant plus édifiante, que l'autorité qu'on vous propoſe n'eſt pas fort grave. Il eſt vrai que vous aurez toujours la reſſource de l'examen, & entière liberté de faire vos objections. Que je faſſe auſſi les miennes. Vous n'avez point dû oublier ce que je vous ai demandé. J'avois entendu ce que je devois entendre

tendre, hors un point que je n'ai fait qu'entrevoir ; & j'ai moins ramené ce propos, par envie de critiquer, que pour éclaircir une choſe qui me paroiſſoit intéreſſante à ſavoir. Me voilà plus obſcure que vous n'avez jamais été ; auſſi veux-je à peine que vous m'entendiez. A propos, corrigez, je vous prie, une mauvaiſe correction dans ma lettre d'hier, qui vous fera juger que, bien loin de ſavoir le latin, j'ignore même le françois. Cela s'eſt fait en liſant ladite lettre au cher patron. Le plaiſir de le voir eſt propre, tout au moins, à déranger des phraſes. Nous eûmes le ſoir un long entretien ſur votre compte. Il faut que vous ne lui ſoyez pas ſuſpect ; car il s'étendit ſans ménagement ſur vos louanges.

J'ai été interrompue ici ; enſuite une promenade m'a empêchée de reprendre ; & des occupations indiſpenſables s'empareront du temps qui me reſte..... Adieu donc, mon cher voiſin. J'aurois encore mille choſes à vous dire ; vous les ſaurez une autre fois.

XX. RÉPONSE.

19 mai.

JE ſuis plus heureuſe que vous mon cher voiſin. Le deſir de la liberté ne me tourmente point. Non que je la priſe moins que vous ne faites ; mais je prétends (ne vous effrayez pas du paradoxe) que bien loin de l'avoir perdue, c'eſt ici que j'ai trouvé la véritable ; celle qui ne dépend pas d'une porte ouverte

ou fermée, mais de l'affranchiſſement de la tyrannie que le monde & tout ce qu'il contient exerce ſur nous. Quelle erreur de ſe croire libre dans des lieux où non-ſeulement nos moindres actions dépendent de cent égards différens, mais où nous n'oſons même penſer à notre gré ; où nos ſentimens prennent la teinture de tout ce qui nous environne ; où la plupart des objets qui nous approchent, ſemblent avoir le droit de nous ſéduire ; où enfin nous ne jouiſſons point de nous-mêmes ! Car ce n'eſt que dans la ſolitude qu'on ſe retrouve, & je vous dirai que c'eſt ici que j'ai véritablement fait connoiſſance avec moi. Juſques-là je ne ſavois pas trop qui j'étois. Je me prenois tantôt pour une perſonne, tantôt pour

une autre. Je ſais préſentement à quoi m'en tenir, non-ſeulement ſur cela, mais ſur beaucoup d'autres choſes, car en ſe connoiſſant bien, on connoît le genre humain, chacun pouvant trouver en ſoi l'abrégé du monde entier. Je crois donc avoir acquis plus que je n'ai perdu: je le ſens même, & le préjugé contraire eſt tellement vaincu, qu'il n'oſe plus paroître. Travaillez auſſi à vous en défaire entièrement, & goûtons le plaiſir de tromper le ſort qui nous perſécute, en faiſant notre bien du mal qu'il nous a préparé. Si des biens plus parfaits vous attendent, je vous permets de les deſirer; ſi vous devez trouver des ſociétés beaucoup plus agréables que celle que vous pouvez avoir ici, votre impatience eſt pardonnable; mais

ſi l'égalité s'y trouve à peu près, l'eſpece de néceſſité qui ſe rencontre dans notre commerce ne doit pas vous le faire dépriſer. Je ne me cite là, que parce que je m'y trouve par haſard : je ne m'y place pas par dépit. Enfin vous n'êtes point ſeul en ce monde qui puiſſiez avoir des regrets : chacun a fait ſes pertes; car chacun a ſes liaiſons : mais il faut prendre garde d'en former les nœuds, de manière qu'ils ſe puiſſent lâcher. C'eſt le meilleur parti, entre celui de les rompre, ou de ſe laiſſer déchirer le cœur. C'eſt par de ſemblables précautions que je me reconnois plus jalouſe de ma liberté, que ne le ſont ceux qui la déplorent vainement. C'eſt en ſa faveur que j'ai toujours pris ſoin d'éviter les piéges, où tant d'au-

tres de mon eſpèce ſe laiſſent envelopper.

Pour finir ce chapitre de la liberté, j'ai encore à vous dire que j'en veux faire un acte ces jours-ci, & en même temps en préparer un plus ſérieux. Donc je ne vous écrirai point, ni vous à moi. Je veux me mettre en retraite. Ce deſſein peut paroître bouffon. Riez-en, ſi vous voulez; mais ne le contrariez point. Répondez encore à celle-ci, ſans ménager votre papier, & ſans craindre l'étonnement du cher patron, dont il ne convient pas, je crois, que vous cherchiez à lui faire querelle: en ce cas, je ſais bien qui prendra ſa défenſe.

Il me reſte un mot à vous dire ſur notre ancienne diſpute. Je ne prétends point que les ſentimens

& les façons de penſer ſoient ſemblables en tous les hommes. Je crois ſeulement qu'ils tournent ſur un même pivot. Au ſurplus, je ne ſuis pas ſi perſuadée que vous l'êtes, que le bien & le mal leur ſoient toujours diſtribués également. Je penſe, à la vérité, qu'il peut y avoir une eſpèce de proportion entre les différentes conditions : mais la diverſité des caractères la dérange ſouvent. Or, ce n'eſt que la combinaiſon de l'un ou de l'autre, qui rend notre état heureux ou malheureux. J'abuſe de la permiſſion que vous m'avez donnée, de vous écrire ſérieuſement. J'aurois mieux fait de répondre aux choſes gracieuſes que vous me dites en proſe, & en vers que j'ai fort approuvés, que d'aller prendre un

ton ſi bizarre pour une lettre. Encore une fois, je vous en demande pardon, auſſi-bien que du traité des grenouilles qui vous a interrompu ſi mal-à-propos. Je ſerai plus diſcrète à l'avenir. Adieu, mon cher voiſin.

XXI. RÉPONSE.

20 *mai.*

JOUISSEZ tout à votre aiſe de mon impertinente rivale *. Quand elle ſeroit autre qu'elle n'eſt, je ſuis trop fière pour être jalouſe. Je ne troublerai de long-temps vos plaiſirs. Ce qui partagea hier mon temps, du moins en valoit la peine. J'avois la liberté d'entretenir ce que j'aime le mieux. Le moyen de

* C'étoit un ouvrage de tapiſſerie.

n'en pas profiter ? Quant à la pareſſe, elle ne me domine pas aſſez pour me priver jamais de rien. Les ſacrifices que je lui fais, ne ſont que de choſes auſſi inſipides qu'elle. A propos de ſacrifice, nous devons à la prudence celui de nos écrits. Faites le vôtre qui ne ſera pas grand, & je ferai le mien. Vous voyez que ce n'eſt que pour vous, que j'ai ſoin de la correction, & de peur que vous me jugiez capable de fautes groſſières. C'eſt bien-là un trait de vanité. Quant au reſte du ſyſtême en queſtion, il nous faudroit au moins trois heures de converſation pour le mettre au net. En attendant, je l'abandonne, non ſans quelque indignation de vous voir ſoupçonner que j'admette des principes qui vont à préférer l'u-

tile à l'honnête. Dieu merci, il y a long-temps que j'ai fait mes preuves du contraire ; ma vie en répond d'un bout à l'autre ; & la converſation d'hier, dont vous êtes en peine, pourroit encore en faire foi. Il eſt vrai qu'elle fut ſérieuſe de ma part, & peut-être plus que de raiſon. Nous parlions.... Mais non, vous n'êtes pas digne d'en être inſtruit, mon injuſte voiſin. Adieu donc. Laiſſez-moi en repos.

XXII. RÉPONSE.

21 *mai.*

QUOIQUE je vous aie annoncé mon ſilence, & que vous n'en duſſiez pas être allarmé, mon cher voiſin, puiſque je vous en ai dit les raiſons, je ne puis ſouffrir qu'il

ſuccède encore immédiatement à notre entrevue. Ne faut-il pas au moins nous en parler, avant que de nous taire ? Il n'y a perſonne qui, à la voir, n'eût jugé que nous avons beaucoup de ſentiment, ou fort peu d'eſprit. Cependant je ne crois pas que nous ſoyons ſi tendres ou ſi bêtes que nous avons paru ; & je ne comprends pas par quelle fatilité, deſirant de nous voir, ayant des choſes intéreſſantes à nous dire, nous n'avons pu nous expliquer ſur rien. Vous qui devinez ſi bien les énigmes, devinez donc celle-là. J'entends mieux votre paradoxe ; je trouve même qu'il s'ajuſte fort avec le mien. Je conçois de reſte qu'une demi-liberté eſt une eſpèce d'avantage qui peut devenir inſupportable ; & c'eſt ce qui me for-

tifie dans le deſſein d'une plus profonde retraite. La diſtraction que vous traitez ſi légèrement, peut aller loin, ſur-tout quand elle ne rencontre aucune diverſion ; & je ne ſais pourquoi vous décidez ſi hardiment que la mienne ne fait préciſément que ſuivre le mouvement de ma plume. Autre erreur. Vous penſez que celui qui ne dédaigne pas de ſe déclarer jaloux, ſe contente d'une ſoumiſſion ſervile & d'un culte où le cœur & l'eſprit ſe diſpenſent d'entrer. Non, ce n'eſt pas aſſez de déférer même exactement à des ordonnances qui, après tout, ne ſont faites que pour nous ; puiſqu'elles tendent uniquement au maintien de la ſociété humaine, dont nous faiſons partie. Nous devons un hommage plus

parfait ; & c'eſt cette adoration en eſprit & en vérité, devoir le plus eſſentiel, & qui ne ſe remplit que par une attention ſans partage. Vous ſouhaitiez, il y a quelque temps, de ſavoir comment j'étois venue à penſer ſur cela comme je fais préſentement. Je vous en rendrai compte, ſi vous voulez ne m'en plus demander d'autre. Cet ouvrage, dont j'avois formé le plan depuis long-temps, a reçu ici ſa première ébauche ; mais je ſuis tellement convaincue de ne pouvoir l'achever que dans la retraite, que, s'il arrive enfin que je quitte celle-ci, ce ne ſera que pour en prendre une encore plus auſtère. Vous voyez que je vous parle avec aſſez de confiance ; & cela mérite bien que vous renonciez à tout ce

qui pourroit altérer des projets ſi juſtes & ſi ſérieux.

XXIII. RÉPONSE.

22 mai.

VOICI une erreur de fait dans laquelle vous êtes tombé, qui demande un prompt éclairciſſement, malgré la réſolution de ne point écrire. Vous croyez que je jouis d'une liberté plus étendue que la vôtre : j'ai peur que cela ne vous faſſe ſécher d'envie. Je vous avertis donc que le mot d'entretien, qui vous a trompé, ne ſignifioit autre choſe qu'une longue lettre. Nos priviléges à cet égard ſont, je crois, aſſez ſemblables. La ſuſpenſion de vos deſirs de liberté pendant dix heures, employées vraiſemblable-

ment pour la plus grande partie à dormir, & le reſte à prier Dieu, me paroît un ouvrage de la nature & de la grace, dont vous n'avez point à vous vanter.

La différence de l'utile à l'honnête ſera donc traitée à fond entre nous, la première fois que nous nous pourrons voir ; j'en doute fort. Je vous ſuis très-obligée de l'inquiétude que vous avez eue de ma fauſſe migraine ; mais je déſapprouve que vous placiez cette attention avant quelqu'autre, que dans l'ordre naturel elle ne doit pas précéder.

Ce ne fut ni le ſommeil, ni la pure pareſſe, qui retardèrent hier mon ajuſtement. Des ſoins plus engageans s'en mêlèrent ; entr'autres, celui de conſoler le cher patron, dont les peines me ſont plus ſen-

ſibles que les miennes propres.

Vous remarquerez que ce billet ne demande point de réponſe : vous pourrez ſans honte conſentir d'avoir le dernier.

VERS

Cités dans le cours des Mémoires.

I.

(*Voyez tome* I, *page* 26.)

ADORIS.

QUE de choſes l'on vous dira,
Aujourd'hui que commence un ſiècle avec l'année ?
Vous promette d'aimer un ſiècle qui voudra ;
Je n'aime qu'au jour la journée.
Mille & mille autres jours ſuccedent à leur tour :
Mais les promettre eſt erreur en amour.
Sur les aîles du Temps la promeſſe s'envole.
Ces ſiècles deviennent un jour ;
Moi, je tiens plus que ma parole.

II.

(*Voyez tome I, page* 28.)

PORTRAIT DE DORIS.

SI j'aime, ou ſi je n'aime pas,
N'en ſoyez plus déſormais inquiète.
Je vais, belle Doris, finir votre embarras :
Mais jurez-moi, ſur vos appas,
Que vous en ſerez ſatisfaite.

Dans un ſéjour ſolitaire, écarté,
Où regnent l'indolence & la molle pareſſe,
Le ciel confère, avec malignité,
De la douceur avec de la beauté,
De la raiſon avec de la jeuneſſe,
Du goût, de la délicateſſe,
Point d'humeur, ni de vanité.
Cet aſſemblage heureux charmeroit l'Amour même.

En vous voyant, voilà ce que je vois :
Après cela, demandez-moi si j'aime.

III.

(*Voyez tome I, page* 249.)

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE LAUNAI.

Par M. l'abbé DE CHAULIEU.

LAUNAI qui ſouverainement
Poſſedes le talent de plaire ;
Qui fais de tes défauts te faire un agrément ;
Et des plaiſirs du changement
Jouir, ſans paroître légère
Même aux yeux d'un fidèle amant ;
Coquette, libertine, & peut-être friponne ;

Quelques noms odieux qu'en ces vers
je te donne,
Je ſens, dans le moment que l'on doit
t'abhorrer,
Que mon cœur, hormis toi, ne trouve
rien d'aimable :
Et, par un charme inconcevable,
Avec ce qui rendroit une autre abomi-
nable,
Tu trouves le moyen de te faire adorer.

QUE ne te dois-je point ? Sans toi,
dans l'indolence
Couloient mes derniers jours à l'ennui
deſtinés,
Par la nature condamnés
Aux langueurs de l'indifférence.
Toi ſeule ranimant, par d'inconnus
efforts,
D'une machine preſqu'uſée
Les mouvemens & les reſſorts,

As fait renaître encor, dans une ame glacée,
Les fureurs de l'amour & mes premiers transports.

MAIS que n'ai-je point fait pour vaincre ma tendreſſe,
Et combattre un penchant qui n'eſt plus de ſaiſon?
Il n'en étoit plus temps; & déjà ton adreſſe
M'avoit fait avaler ce funeſte poiſon,
Que tu ſais préparer avec délicateſſe;
Et j'étois hors d'état d'écouter la raiſon,
Quand elle m'a voulu reprocher ma foibleſſe.

COMMENT te réſiſter? Même avant de te voir,
D'un penchant inconnu j'ai ſenti le pouvoir.

Je louois ton eſprit avant de te connoître:
Ta ſeule réputation
Formoit l'intelligence & l'inclination,
Qu'une aveugle prévention,
Sans m'en appercevoir, malgré moi,
faiſoit naître.
Je te cherchois par-tout, quand tu vins
à paroître.
Un charme, plus puiſſant cent fois que
la beauté,
Forma les nœuds ſecrets tout-à-coup
d'une chaîne,
Si forte en ſa légèreté,
Que je ſacrifiai ſans peine
A ce doux penchant qui m'entraîne
Mon repos & ma liberté.

QUI jamais, comme toi, du charme
de l'eſprit
Fit ſentir toute la puiſſance?
De tout ce que l'étude apprit,

Il ſemble que tu veux affecter l'ignorance;
Et ſais avec diſcernement,
D'un eſprit cultivé ménager l'abondance;
Le tout avec tant d'agrément,
Qu'à la plus abſtraite ſcience
Tu conſerves tout l'enjoûment
De la plus ſimple connoiſſance.
Sur tes moindres diſcours l'imagination
Jette des fleurs avec largeſſe,
Sans rien ôter à la juſteſſe
Du charme de l'invention.
Ce brillant de l'eſprit, ſur toute ta perſonne,
Répand cet agrément qu'on ne peut exprimer,
Ces graces que nature donne,
Et qui ſe font ſentir à qui te ſait aimer.

N'ÉTOIT-CE point aſſez? Un ſon de voix flatteur
Portoit à tout moment, dans mon ame embrâſée,

D'une délicate penſée
La douce illuſion & le tour enchanteur.

JOURS ſereins, jours heureux, qu'êtes-vous devenus,
Où jadis plus d'une conquête
De myrte & de laurier vint couronner ma tête ?
Jeuneſſe des plaiſirs, beaux jours, vous n'êtes plus :
Et déjà l'âge, qui s'avance,
D'un amour mutuel me ravit l'eſpérance.
Dans cette triſte défiance,
Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,
Du plaiſir d'être aimé la douceur étrangère,
Au ſeul plaiſir d'aimer j'abandonnai mon cœur.

Je

Je te parlai d'amour ; tu te plus à m'entendre :
Les jours étoient trop courts pour nos doux entretiens ;
Et je connois peu de vrais biens,
Dont on puisse jamais attendre
Le plaisir que me fit la fausseté des miens.

HEUREUX à qui le ciel donne un cœur assez tendre,
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur,
Tel que je crois qu'il devroit rendre
Les plus heureux amans jaloux de mon erreur !

IV.

(*Voyez tome I, page 249.*)

HYMNE A L'AMOUR,

Par M. l'abbé DE CHAULIEU.

JE célebre ta victoire,
Aveugle enfant, sur mon cœur.
Pour conserver la mémoire
De ta dernière faveur,
Je viens, captif, en l'honneur
De mon aimable vainqueur,
Chanter une hymne à sa gloire.

AMOUR, je dois à ta mère
L'objet charmant que je sers.
Tu lui donnas l'art de plaire,
Et tant d'agrémens divers,
Que tu m'as forgé des fers
Les plus doux, les plus légers
Qu'on ait forgés à Cythère.

QUE tes peines ont de charmes !
Qui les ſouffre eſt enchanté.
Toi qui ſais, juſques aux larmes,
Mêler de la volupté,
Fais au moins que la beauté
Qui ravit ma liberté,
Te rende avec moi les armes.

VIENS, cher tyran de ma vie,
Toi ſeule fais l'enchantement,
Qui tient mon ame aſſervie
Sous le joug le plus charmant.
Que dans ce raviſſement,
Je vive & meure, en aimant
Mon adorable Leſbie.

TU m'entends; & viens ſans peine,
Amour, exaucer mes vœux.
Déjà de ma douce chaîne
Je ſens reſſerrer les nœuds;
Et cent fois plus amoureux,
Je brûle de plus de feux

Que n'en allumoit Hélène.

C'EST la digne récompenſe
Des tourmens que j'ai ſoufferts,
Dès qu'au ſortir de l'enfance
Je fus eſclave en tes fers :
Et je veux que l'univers
Apprenne, en mes derniers vers,
Ma défaite & ta puiſſance.

19 MH 67

FIN.